

Familles africaines

Louis Reynaud

La peinture en Belgique de 1830 à 1880

Sur l'enfant

Le sauvetage du monastère du Mont-César à Louvain

Un ordre des banques...

Une « Imitation » franciscaine

Les propos du Frère Egide

« Les vertes pâtures »

Pierre Ryckmans

Paul Halflants

Arnold Goffin

Léon de Saint-Valéry

Dom Norbert Nieuwland, O. S. B.

Hilaire Belloc

Martial Lekeux, O. F. M.

Omer Englebret

Vicomte Ch. du Bus de Warnaffe

♦ La lettre pastorale de l'épiscopat — dont nous donnons plus ou moins le texte intégral, pour que nos lecteurs puissent la relire encore et se pénétrer des lumineux enseignements qu'elle apporte — a eu un grand retentissement. La condamnation nette du nationalisme flamand a surtout été soulignée, de même que le devoir qui s'impose à tous les catholiques d'honorer la Belgique qui « seule, a droit aux obligations de piété patriotique que leur impose la loi de Dieu ».

Mais la lettre collective des pasteurs de nos âmes contient bien autre chose! Elle ramasse en un exposé aussi clair que succinct tout ce que les Belges doivent penser et sentir plus particulièrement ces jours-ci où les fêtes succèdent aux fêtes, et où le pays tout entier vibre, avec magnificence, le premier centenaire de son indépendance nationale.

Un homme d'Etat éminent nous écrit : « Je l'ai relue trois fois déjà. Puissent les autres faire de même! Tout y est. Pas de phrases, mais des conclusions sobriement et solidement défendues. » Que chacun en mérite plus spécialement le passage qui rectifie ses propres convictions patriotiques et non seulement celui qui atteint ceux qui se trompent autrement que lui-même!

♦ Et maintenant? Le devoir des catholiques est tout tracé : les théories qui s'attaquent à la Belgique sont dénuées de tout fondement criminel dans leurs applications pratiques. Les égarés l'admettent-ils? Il faut bien reconnaître que le mal s'étend toujours et que la jeunesse intellectuelle est de plus en plus contaminée. Il faut avouer aussi que les nationalistes flamands excellent à abuser cyniquement de la religion. Comme nous l'écrivit un ami bien placé pour savoir : « En révolte évidente contre la doctrine prêchée par les évêques, ils talent leur piété dans les églises, ils se disent meilleurs chrétiens que nous, ils communient quotidiennement... Comment n'égèreraient-ils pas notre jeunesse? Ils vont détruire toutes nos œuvres ».

Après la lettre collective des évêques, la question se pose donc toujours de la même façon, encore que mieux éclairée et mieux précisée : Comment faire pour que ceux qui pensent autrement qu'ils en devraient penser soient ramenés à une conception exacte de leurs devoirs envers la Belgique? Voilà les catholiques mieux fixés aujourd'hui qu'hier sur la nature de ces devoirs. Les plus atteints discutent et ergotent. Il est des déformations intellectuelles et des maladies de l'esprit pratiquement incurables. Mais que faire pour que les usomisés soient le moins nombreux possible? Que faire, surtout, pour que leur influence — très grande à l'heure actuelle en Flandre, et l'oublions pas — soit annihilée?

Les évêques ayant parlé de théories criminelles dans leurs applications pratiques, il est évident que les apôtres de ces « réalisations » ont se faire tôt ou tard traiter en criminels par les autorités religieuses qu'à une condamnation doctrinale feront écho des sanctions contre ceux qui persistent à professer et à pratiquer l'erreur. Mais le plus urgent du problème n'est pas là. Si tant de braves gens par ailleurs sont atteints plus ou moins profondément et plus ou moins consciemment d'antibélgicisme (pour employer le jargon à la mode), des illuminés et des fous ont réussi à créer la détestable atmosphère où on respire en Flandre, c'est malheureusement parce que la Belgique officielle n'a pas été à la hauteur de la tâche. On s'est trompé et on a mis trop longtemps à s'en apercevoir et à se corriger.

Nous recommandons, ici-même, il y a huit jours, comme lecture le Centenaire, les Méditations du comte Louis de Lichtervelde. C'est un livre substantiel, plein du meilleur suc, par quelqu'un qui a le sens de la Belgique. Que l'on veuille bien nous permettre un autre conseil : lisez De l'Alsace à la Flandre par René Gillouin, écrivain français très connu, auteur de nombreux ouvrages philosophiques, politiques, et qui est venu enquêter en Belgique.

Nous citons :

« Il est extrêmement important de se souvenir, écrivait M. Charles Maurras en février 1929, que dans le monde moderne, qu'on le veuille ou non, il est né une certaine religion, une certaine piété, un certain fanatisme de la langue natale, avec lesquels il faut compter. »

« Et il ajoutait — distinction capitale que nous retrouverons tout à l'heure — : C'est précisément parce que nous ne croyons pas que la religion ou la langue détermine la patrie que nous croyons indispensable de ménager, de traiter honorablement les caractères et les différenciations linguistiques. On ne les fera pas disparaître, à moins de massacrer les populations qui y tiennent. Et encore! »

« Voilà le problème admirablement posé. L'attachement à la langue

natale est une donnée éternelle de la nature humaine, mais, pour des raisons que nous essaierons de démêler, cet attachement a revêtu dans les temps modernes une intensité, une ferveur, M. Charles Maurras dit fort bien un fanatisme, qui lui ont communiqué un dynamisme irrésistible. Dans ces conditions, la seule attitude raisonnable est de lui céder, et de lui céder de bonne grâce, ce qui est le meilleur et peut-être l'unique moyen de l'empêcher de se porter à des extrémités regrettables et à de dangereux égarements.

C'est ce que nos amis belges ont fini par comprendre en accordant à la Flandre — dix ans trop tard, mais un retard de dix ans n'est pas irréparable — l'université flamande qui était devenue le symbole de toutes ses revendications. C'est ce que le gouvernement français ne paraît pas encore avoir compris en Alsace. »

La Belgique va vivre une semaine de fièvre patriotique. Puisqu'en cette année du Centenaire de notre indépendance nationale, l'unité, et donc l'existence même de la Patrie, se trouve mise, non pas en danger, mais en question par la gravité de la querelle linguistique, que nos lecteurs veuillent bien lire et méditer, ces jours-ci, cette page remarquable de M. Gillouin. Et puissent leur fierté de Belges et leur joie patriotique, que nous souhaitons ardente et profonde, s'en inspirer efficacement :

« Si jamais une tentative de remplacement d'une langue par une autre a paru promise au succès, c'est l'essai de francisation de la Flandre poursuivi avec tenacité par les gouvernements de Bruxelles pendant le premier demi-siècle d'existence de la Belgique. Dans une Flandre appauvrie et dépeuplée, le flamand tombé à l'état de patois, n'était plus en usage que parmi les classes tout à fait incultes de la population. Le français, langue d'expansion mondiale, langue de la nation à laquelle la Belgique devait son indépendance, langue maternelle de la partie la plus riche et la plus peuplée de l'Etat belge, la Wallonie, jouissait à ces titres divers d'un prestige incomparable; et, en Flandre même, toutes les élites, intellectuelles et morales, politiques et sociales, étaient de langue et de culture françaises et se piquaient de ne pas entendre le flamand. La Flandre était enseignée, gouvernée, jugée, administrée, commandée en français. Bref, toutes les conditions semblaient réunies en faveur d'une unification rapide et complète de la Belgique sur la base de la langue et de la culture françaises. Résultat : un échec total, irrémédiable. La réaction a été égale à l'action, si même elle ne l'a pas dépassée. La politique de francisation de la Flandre n'a abouti qu'à susciter un nationalisme flamand qui, non content de revendiquer et de conquérir pour les populations de langue flamande le droit d'être enseignées, gouvernées, administrées, commandées en flamand, menace aujourd'hui les positions traditionnelles de la langue française en Flandre et, sous la forme extrême du frontisme, ne tend à rien de moins qu'à la dissociation et à la destruction de la Belgique en tant qu'entité nationale. »

Patriotes belges, voulez-vous que la Flandre s'assainisse et que soient rapidement stérilisées toutes les menées criminelles qui l'agitent? Exaltez la flamandisation de cette Flandre en travail de renouveau! Réjouissez-vous sincèrement de tout ce qui développera et enrichira l'âme flamande! Persuadez-vous que tout progrès flamand et toute victoire flamande sont des victoires vraiment belges...

Les enseignements des évêques risquent de rester lettre morte, les théories dénuées de tout fondement ne feront que se propager si on ne parvient pas à prouver à la Flandre — et par des actes — que sa renaissance est possible, et n'est possible que, dans le cadre de la Belgique. Pour que tous les catholiques en arrivent à penser et à sentir comme les autorités religieuses affirment qu'ils doivent penser et sentir, il est urgent que les autorités civiles leur donnent la conviction que la Belgique est vraiment la commune patrie. Et les foyers nationalistes et séparatistes s'éteindront faute d'aliment...

♦ Quand l'esprit humain s'éloigne du catholicisme, il n'est aucune absurdité qu'il ne finisse par admettre...

Quel pitoyable spectacle que celui des pauvretés spirituelles étalées dans la presse dite d'information à propos de la mort et des funérailles de sir Arthur Conan Doyle. Et si nous ne nous trompons, le célèbre créateur de Sherlock Holmes avait été catholique avant de sombrer dans les aberrations du spiritisme. Tous les médiums sont entrés en transe. Déjà Sir Arthur aurait donné de ses nouvelles. Aux funérailles, il occupait — mais seulement « perceptible » pour la médium — le fauteuil qu'on lui avait préparé. Telle douce toquée annonce avoir entendu sa voix à Newcastle, tel révérend de Charleston a appris par un tiers esprit que le mort communiquera d'abord avec son fils Adrien. En attendant, nous apprend gravement le Soir, à San-Francisco, « l'évêque bouddhiste Mazziniananda, qui est âgé de cent et cinq ans et est un leader notable des spirites de Californie, fait des efforts jusqu'à présent non couronnés de succès pour communiquer avec l'esprit du romancier ».

Pauvre humanité!

Familles africaines⁽¹⁾

M. de la Palisse aurait pu dire, avec sa sagesse contumière, qu'il est impossible à l'homme de vivre longtemps en pays étranger, pour le bon motif qu'à force d'y vivre il cesse peu à peu de le trouver étranger et qu'il finit par s'y sentir chez soi.

A séjourner longtemps parmi les primitifs, on vérifie cette expérience. Au début, tout est neuf; la couleur locale crève les yeux. Sauvages vêtus d'écorce qui brandissent des armes inconnues et vocifèrent un incompréhensible jargon; nourritures étranges engoulties avec des gestes de singes; danses frénétiques sous la lune; lourdes pirogues qui glissent sur les eaux cuivreuses au chant des payeurs; appels sourds du tam-tam dans la nuit; la forêt hos île, les tornades brutales, le soleil-implacable... Tout enchante le nouveau venu, tout est si différent de ce qu'il avait vécu jusque-là...

Les manières de sentir, de penser, de parler et d'agir sont dans la note du décor extérieur. Les âmes nous demeurent fermées; les mobiles des actes nous échappent; les réactions en présence de la vie paraissent ne point relever de notre logique. Chaque jour nous place devant de nouveaux mystères... Comme on se sent loin, quelle ivresse que cette existence dédoublée, cette évasion de soi-même qui satisfait une des plus grandes passions de l'homme!... Il est temps de rentrer en Europe, de raconter ses belles histoires; car ce n'est qu'au premier retour qu'on a l'impression de revenir de loin...

Plus tard, dès le deuxième terme, la nouveauté s'é moussé, la couleur s'estompe; l'Afrique devient familière; c'est l'Europe qui paraît loin. J'ai entendu un jour, sur le lac Kivu, cette réflexion inconsciemment savoureuse d'un vieux colonial ébloui par la splendeur du site: « Dire qu'il y a des gens qui éprouvent le besoin d'aller couir en Suisse! Je me demande bien ce qu'ils peuvent y voir de plus beau que ceci? » Laissez passez dix ans. Le jargon barbare, vous le parlez à présent, sans cesser de l'étudier; si vous savez depuis longtemps que c'est un admirable outil humain, vous y découvrez chaque jour de nouvelles finesses. Les huttes, qui semblaient des abris de bêtes, que vous examiniez curieusement comme on explore une tanière ou comme on étudie la structure d'un nid — elles vous ont été hospitalières par des nuits de tornade; vous avez été heureux d'y trouver un feu, une natte sèche, des hôtes accueillants. Les guerriers farouches, ils ont eu recours à vous pour retrouver une chèvre volée ou une épouse... volage. Les petits tout nus vous connaissent, viennent hardiment vous réclamer un sou au lieu de fuir à votre approche comme devant un croquemitaine. Les chefs soupçonneux et fermés vous ont, à leur lit de mort, confié leurs terres et leurs enfants; et votre promesse de veiller sur leurs fils a peut-être adouci leur agonie... Vous n'êtes plus seul parmi les sauvages, vous vous retrouvez un homme au milieu des hommes. C'est vers ce temps-là que l'on commence à dire de vous que vous êtes devenu « un peu broussard » — voire même « un peu nègre »! Mais non! Seulement l'inexplicable s'est expliqué tout seul, ou bien a cessé de requérir une explication parce qu'il est devenu familier. Le pittoresque ne vous frappe plus. Les coutumes bizarres, vous en avez saisi la raison d'être — et elles n'ont souvent plus rien de bizarre... Et puis, pour tout dire d'un mot: lorsque votre famille s'est agrandie là-bas, comment trouver encore hostile et mystérieux le sol où vos enfants ont reçu la lumière, dont vos propres petits vous disent, comme une chose toute simple: « J'aime l'Afrique, parce que c'est mon pays? »...

Vous voyez combien, dans le domaine des études ethnographiques, le point de vue de l'observateur se déplace avec les années. Au début, c'est sur l'étrange qu'on insiste: plus un trait de mœurs paraît déconcertant à une mentalité de civilisé, plus on le note avec ravissement. Jamais les primitifs ne paraissent plus

loin de nous que dans les relations des voyageurs qui n'ont fait que toucher leurs rivages. Plus tard, quand on est arrivé à sentir un tout petit peu comme le noir, ou du moins à deviner comment il réagira dans des circonstances données, c'est le fonds commun d'humanité que l'on se plaît à rechercher et à mettre en lumière; ce qui nous rapproche des sauvages et non ce qui les sépare de nous. On n'a plus le goût d'étonner, mais le souci de faire comprendre; et l'explication gagne en profondeur ce que la description peut perdre en pittoresque.

C'est arrivé au terme de cette évolution que je viens vous parler de la famille indigène dans l'Urundi. Et au risque de vous décevoir, je vous dirai d'emblée qu'elle se compose, non pas comme on le croit communément, de sauvages mâles, de sauvages femelles et de petits sauvages, mais très simplement de pères, de mères et d'enfants.

Je m'empresse d'ajouter que l'Afrique est grande. Ce que je vous dirai de l'Urundi n'a aucune prétention de valoir pour d'autres régions du Congo où les races et les mœurs sont profondément différentes.

* * *

Des pères, des mères et des enfants... Oui, enfin: quelques pères, beaucoup de mères, presque pas d'enfants? La polygamie, les harems, des vices affreux, la dépopulation? — Erreur. Très peu de polygames; de belles familles; des nuées d'enfants.

La polygamie, tout d'abord.

Je regretterais presque d'avoir peu de chose à vous en dire, parce que c'est un beau sujet, avec lequel on a chance de plaire: plein de détails piquants pour les curieux, plein d'intérêt pour les sociologues; un sujet émouvant pour les femmes heureuses, qui s'apitoient sur le sort des pauvres épouses de là-bas, condamnées à partager, avec combien de rivales, un mari infidèle par définition. Vous savez qu'on distingue, au Congo, deux espèces profondément différentes de polygamie: la polygamie de harem et la polygamie de case. La grande polygamie ou polygamie de harem — l'attribution de presque toutes les femmes à quelques notables, le reste de la population masculine devant vivre dans le célibat ou dans l'irrégularité — n'est connue que dans quelques régions et semble en voie de régression rapide. C'est une institution inhumaine, néfaste sans restrictions; elle ne paraît d'ailleurs pas s'être développée spontanément dans la société bantoue et serait due plutôt à des influences étrangères. Elle est tout à fait inconnue dans l'Urundi. La petite polygamie ou polygamie de case est au contraire un phénomène à peu près général, correspondant à un stade de civilisation, ne provoquant pas du tout les mêmes désordres. Les risques plus grands courus par les hommes, dont beaucoup meurent à la chasse et à la guerre, entraînent un déséquilibre dans la proportion des sexes. L'interdiction de tous rapports conjugaux depuis le début de la grossesse jusqu'à la fin de l'allaitement, pousse tout naturellement le mari à prendre plusieurs épouses. Enfin, la femme travaille, produit, cultive les champs, représente le seul capital. Une femme de plus, c'est à la fois un signe de richesse et le moyen d'en acquérir de nouvelles.

Cette polygamie-là se rencontre dans l'Urundi, quoique beaucoup plus rare qu'ailleurs, parce que n'ayant pas les mêmes raisons d'être. L'interdiction de rapports conjugaux est inconnue; et l'élevage du gros bétail a fait de la vache le capital par excellence: la richesse se mesure à l'importance et à la beauté du troupeau, comme elle se mesure ailleurs au nombre des épouses.

La grande majorité des gens — 90 pour cent au moins — sont donc monogames. Encore parmi les polygames beaucoup ne le sont-ils que par occasion, presque par devoir: ceux qui ont adopté les orphelins de leur frère et épousé sa veuve. L'oncle paternel se

(1) Conférence prononcée à l'Union Coloniale belge.

dit en kirundi « notre père », les neveux s'appellent « nos enfants » et la belle-sœur « notre femme ». A la mort d'un chef de famille, son frère prend sa place; on met les possessifs au singulier : mon père, mes enfants, ma femme... Si le défunt a laissé du bien, la veuve demeure chez elle avec ses enfants; le beau-frère a désormais deux familles. S'il est mort pauvre, la veuve va s'installer chez son beau-frère et se construit une hutte dans son kraal. Son sort est moins malheureux que si elle était abandonnée, ou si elle devait manger le pain de la charité sans être élevée à la dignité d'épouse. Du point de vue social, cette coutume est donc loin d'être condamnable; et j'ai connu des indigènes de très bonne foi qui hésitaient à se faire chrétiens parce que, disaient-ils, la société chrétienne réserverait à leur veuve et à leurs enfants un destin plus misérable que la famille païenne.

Quant aux riches, aux chefs surtout, ils sont très généralement polygames, mais le nombre de leurs femmes reste toujours limité : quatre, cinq est presque un maximum. Autant de femmes, autant d'installations distinctes, autant de ménages tout à fait indépendants et autonomes. Chaque femme a son kraal, sa ferme; elle est maîtresse de maison chez elle. Si le mari est chef, la femme gouverne le canton en son absence, peçoit les tributs en miel et en bière, veille sur le troupeau, garde et élève ses enfants. Elle ne doit jamais subir la présence d'une rivale : elle a seulement un mari souvent absent. Sans doute, la situation entraîne-t-elle d'après jalousies; mais entre épouses qui vivent loin l'une de l'autre, qui peuvent même ne pas se connaître, qui n'ont jamais à faire le sacrifice de leur dignité, les querelles bruyantes, les rixes grossières ne sont pas à craindre. La polygamie ainsi entendue est, pour le mari, le secret de la paix chez soi. Pour rappeler le maître qui s'attarde dans les bras d'une autre, rien ne vaut encore le souvenir de la bière exquise, de la hutte si propre, des vaches bien lustrées; et pour le retenir quand il est venu en visite, le caractère de la maîtresse de maison, même la plus acariâtre, se fait suave, puisqu'au moindre usage il aura toujours la ressource de s'envoler vers un ciel plus clément. Le système est une invention raffinée de l'égoïsme masculin. Mais encore une fois, il ne joue que pour une minorité de privilégiés. La masse des gens n'ont qu'une femme ou, du moins, n'en ont qu'une à la fois.

Parvenu à l'âge de fonder une famille, le jeune homme « s'achète une femme ». C'est ainsi qu'on traduit d'ordinaire le vert « épouser ». Traduction inadéquante; je ne connais aucune langue indigène où le prétendu « achat » d'une femme s'exprimerait par le même mot que l'achat d'une chèvre ou d'une cruche de bière. N'anticipons donc pas; soyons moins exotiques et plus corrects et disons simplement que le jeune homme « se marie ».

Il n'y songe guère avant dix-huit ans. Les filles non plus ne se marient pas à un âge trop précoce; les jeunes mères de douze ans sont, dans l'Urundi, une légende : à douze ans, les fillettes ne portent sur le dos, en guise de poupée, qu'une grande fleur de bananier qu'elles endorment en lui chantant des berceuses, ou bien parfois leur petit frère, quand la maman en a déjà un autre à soigner. C'est vers quinze ans, seize ans, que leur roman s'ébauche : il ne manque pas de fraîcheur.

Dans l'ombre lourde de la bananeraie le sentier serpente — le sentier indigène qui s'est fait tout seul, œuvre des pieds de l'homme et non pas de ses mains, éternel compromis entre la voie la plus courte et celle du moindre effort. Vingt mètres de ligne droite sont un phénomène. Le plus petit obstacle : une souche qui affleure, un caillou qui pourrait meurtrir les orteils, et le sentier dévie pour retrouver un peu plus loin sa direction. L'air est immobile; on ne sent pas un souffle de la brise qui fait frissonner là-haut les grandes feuilles déchirées des bananiers. Des deux côtés du chemin, les troncs vernis jaillissent en touffes éparses; des haricots sont plantés tout autour. Pour que le bétail rentrant au kraal n'envahisse pas les champs, on a bordé le sentier de haies d'euphorbes qui poussent, poussent, cherchant la lumière, se rejoignent au-dessus des têtes, ferment tout accès aux rayons du soleil. L'eau stagne dans cette pénombre. Les vaches y glissent, l'une après l'autre, toujours dans les mêmes trous; cela finit par former d'affreux cloaques, une succession d'échelons séparés par des fosses de boue. De loin en loin, comme au confluent de deux ruisseaux, un sentier secondaire s'embranché, serpentant vers l'entrée invisible d'un kraal... La marche, dans ce labyrinthe, est vraiment pénible, car on n'entretient jamais un sentier : quand il devient impraticable, on l'évite et il s'en crée un autre à côté. Ici, les champs et les haies interdisent ce déplacement :

tout au plus jette-t-on dans les trous trop profonds, où les vaches pourraient se casser les pattes, des troncs de bananiers qui pourissent et rendent la boue plus épaisse et plus gluante encore.

Mais, quel carrefour inattendu? Voici un vrai petit chemin qui s'amorce sur le sentier principal. Largement débroussé, balayé jusqu'aux moindres brindilles, épousseté presque, lissé, accueillant, tentateur... Qu'est-ce donc que cela veut dire?... Cela veut dire qu'à l'autre bout une jeune fille s'est mise à rêver. C'est par cet innocent artifice qu'elle avoue son impatience d'entendre à son tour l'éternelle sérénade... Et le jeune homme qui passe se prend à rêver lui aussi! Bonne ménagère, sans doute. Vaillante, d'humeur égale... capable d'entretenir une maison... de bichonner des enfants... Serait-elle aussi belle que bonne?... Vous devinez la suite : elle est de tous les temps et de tous les climats. On s'informe, discrètement. On est censé ne pas se connaître ; — mais je gagerais que les jeunes gens trouvent le moyen d'arranger entre eux leurs petites affaires sans attendre l'intervention des familles...

Enfin, un jour, le joli sentier de plus en plus amoureux balayé voit passer un visiteur officiellement inattendu... impatiemment inattendu : car vous pensez bien que là-bas comme ici la mère l'a vu venir de loin et a eu le temps de glisser à son mari, d'un accent de triomphe : « Ntachurwasize! Ntachu!... Ça y est... je crois bien que ça y est !... L'homme est drapé dans son plus beau pagne d'écorce; il porte sur la tête une cruche bien vernie, festonnée d'une belle feuille de bananier... Il entre, pose sa cruche, invite à boire. Invite qui? Le mari? — Non, la femme. C'est bien cela; tout marche à merveille. — On cause du malheur des temps, des récoltes, des chefs, de la dernière beuverie... Mais la conversation languit; les esprits sont ailleus; le visiteur accroupi se balance gauchement d'un pied sur l'autre, en se demandant comment débiter. Madame l'aiderait bien, mais l'étiquette s'y oppose. Enfin, il rassemble son courage, vient au fait : « J'ai un jeune parent — ou : j'ai un ami — qui cherche une vache. — Ah, vraiment! dit la femme, poliment indifférente (la femme, pas le mari). — Et qui ça? — Un tel, fils d'un tel. — Et c'est une vache à quatre pattes qu'il cherche? — Non, une vache à deux pieds suffirait... »

Ouf! C'est fait!... La conversation reprend sur des sujets généraux. Dès qu'il peut partir sans être incorrect, l'émissaire prend congé, après un dernier regard de regret à la cruche encore à moitié pleine que monsieur et madame vont vider en supplantant la dot... Lui-même se hâte vers un autre pot de bière près duquel l'amoureux transi trompe son impatience en attendant le compte-rendu de l'ambassade.

Et les négociations s'amorcent.

La dot rêvée, c'est toujours une vache. Combien de jeunes filles se sont flétries dans l'attente parce que leur père ne se résignait pas à se contenter des treize hoes qui sont la dot du pauvre, espérant toujours la vache, emblème d'un rang social supérieur, la vache qui vaut une particule, la vache qui vaut un blason! A seize ans, fraîche et jolie, elle la valait sans doute. Peut-être un petit amoureux travaillait-il — mendiait-il plutôt — d'arrachepied dans l'entourage d'un chef pour conquérir la génisse qui les aurait unis? Mais le chef s'est fait tirer l'oreille... La jeune fille espère toujours... D'autres prétendants pauvres se présentent et sont éconduits... Puis, l'âge vient : il vient vite en Afrique. Les légères meurtrissures des ans deviennent des outrages de plus en plus irréparables... Et quand après des années l'amoureux de jadis a fini par recevoir sa vache, d'autres sentiers, gentiment balayés de plus fraîche date, ont invité ses pas...

Des esprits généreux — des féministes même — se sont indignés de cette institution de la dot qui ravale, dit-on, la femme au rang d'une bête de somme ou d'un article de mobilier. Leur compassion part d'un bon naturel, mais ils peuvent quitter ce souci. On apprécie peut-être mieux la femme pour laquelle on a payé une dot que celle dont on n'a voulu qu'avec une dot. La femme indigène ne s'y trompe pas, qui ne se sent bien mariée que quand un versement dotal sérieux a été effectué, et qui mourrait de honte plutôt que d'avouer que son mari l'a eue pour rien. Quant à l'hypothèse où elle aurait payé pour être choisie, elle paraîtrait si dégradante que personne ne songe à l'envisager.

La cupidité du père, tenté de donner sa fille en mariage au plus offrant, est d'ailleurs corrigée dans une large mesure par le fait que jamais la jeune fille n'est épousée contre son gré. Si elle ne choisit pas son mari, du moins l'accepte-t-elle librement; son refus est décisif.

Une fois le mariage conclu, et en attendant le lien par excellence que sont les enfants, la dot constitue sans doute possible la meilleure garantie de stabilité du ménage. Les jeunes femmes — dans l'Urundi — sont frivoles, fantasques, susceptibles; les maris, exigeants sur le chapitre nourriture. Au premier refus de satisfaire un caprice de toilette, au premier reproche sur la soupe, les nouvelles mariées n'ont qu'une menace à la bouche : je retourne chez ma mère. Et c'est qu'elles le font! Un beau soir, en rentrant des champs, le mari trouve porte de bois — ou plutôt, claie de roseaux — à l'entrée de la hutte. Madame a pris sur la tête sa corbeille et sa natte, et, boudeuse, est rentrée à la maison!... Encore un ménage à vau-l'eau! — Heureusement, il y a la dot. Vous devinez si le père est consterné : adieu veau, vache, troupeaux, richesses; il va falloir restituer. Le plus souvent, d'ailleurs, la dot est déjà engagée : un voisin a acquis d'avance la propriété du premier produit femelle en échange de la bête de boucherie dont on a partagé la viande le mois dernier; ou bien la génisse est en pension chez un client : que de procès en perspective!... Le père se fait éloquent. Il cajole, il supplie... Il menace de mourir de chagrin... « Un mari si bon!... Et cette fille dénaturée qui veut ruiner son vieux père!... « Mais, dit la fille, il me battait! » — « Et puis? dit le père avec sévérité. Est-ce que je ne bats pas ta mère, moi? » La mère, de son côté, fait entendre les conseils de sa sagesse désabusée : « Ma pauvre enfant, si tu crois qu'ils ne se valent pas tous!... Et si la fille se plaint d'avoir été frappée à coups de couteau, la mère trouvera toujours à lui montrer quelque vieille cicatrice pour lui prouver qu'on ne meurt pas d'un petit coup de couteau... Enfin, le plus souvent, tout s'arrange. Au bout de deux jours, la petite réintègre la hutte conjugale; elle y trouve un mari affamé, assagi, repentant; et, bien plié dans un coin, le pagne dont elle avait tant envie...

En somme, et bien qu'on l'admette pour les motifs les plus futiles, le divorce est assez rare, surtout chez les pauvres où la dot a relativement plus d'importance. Chez les chefs, les unions conjugales se font et se défont trop souvent au hasard des alliances politiques. Mais dans le petit peuple, la stabilité est la règle. Un jour, au cours d'une enquête démographique, je fis sortir de la foule quinze très vieilles femmes prises au hasard. Sur les quinze, onze en étaient à leur premier mari, avec qui elles avaient partagé toute leur existence; trois s'étaient remariées après veuvage, une seule après divorce.

Il y a cependant une catégorie de ménages qui tourment presque toujours mal : ce sont les ménages stériles. On se marie pour avoir des enfants; quand on n'en a pas, on se quitte dans l'espoir d'être plus heureux ailleurs. La femme reprend sa liberté et le mari reprend sa dot. Cela paraît tout simple? et c'est encore une occasion de procès. Ecoutez plutôt. Un jour, un vieux vient se plaindre chez moi. Il avait, après bien des années, renvoyé sa femme à ses parents, et réclamait restitution de la dot. « Voyez », me dit-il, en fouillant fébrilement dans son sac; et il en extrait un à un treize petits morceaux de fer informes, treize moignons de houe invraisemblablement usés jusqu'à la tige, « voyez ce que mon beau-père a osé me rendre ». — Digne, le beau-père s'avance pour parler à son tour. Il démasque la pièce à conviction qu'il avait eu soin d'amener à l'audience. « Et moi », dit-il en montrant une petite vieille toute ratatinée accroupie à terre, « voyez ce qu'il a osé me rendre à moi! » La coutume lui donnait raison; et mon sens de l'équité se trouva d'accord avec la coutume : l'usure de la dot et l'usure de la femme s'équilibraient à peu près; et les plaideurs furent renvoyés dos à dos au milieu des rires de la foule ravie.

Le plus souvent, d'ailleurs, une nombreuse progéniture a tôt fait de cimenter les unions, jusqu'à les rendre à peu près indissolubles. Les enfants sont impatientement désirés et joyeusement accueillis. Les pratiques anticonceptionnelles sont inconnues et abhorrées : au contraire, on aide la nature. Les jeunes femmes ne manquent jamais de porter les amulettes prescrites par les circonstances; et dès que s'annonce un espoir, une foule d'interdictions rituelles entoure la future mère pour que sa délivrance soit heureuse, pour que l'enfant soit beau et que ce soit un garçon. C'est ainsi qu'une femme enceinte évitera soigneusement de regarder un lézard qui tire la langue; ou si par mégarde elle l'a vu, elle se hâtera de tirer la langue elle-même : sinon l'enfant naîtrait avec une langue énorme. C'est ainsi encore qu'elle s'arrête pour ne pas dépasser sur le sentier un serpent endormi. S'il tarde à s'éveiller, elle lui jette un caillou. Si le serpent n'ouvre qu'un œil, la femme

doit aussitôt en fermer un, sous peine de donner naissance à un enfant borgne. C'est ainsi enfin que son mari ne peut la corriger désormais qu'à main plate et non plus à coups de bâton. — Il faut croire que toutes ces prescriptions sont efficaces, car les femmes Barundi sont extraordinairement prolifiques. Pour s'en convaincre, il suffit de considérer les noms. Jusqu'au sixième enfant, on les impose au hasard des circonstances, suivant la fantaisie du père. A partir du septième, on adopte des noms stéréotypés : *Nyandui*, « le septième », c'est Septime; *Minani*, « le huitième », c'est Octave, — et ainsi de suite jusqu'au quatorzième. On ne prévoit pas le quinzième. La fréquence de noms tels que *Buchumi*, *Misago* — qui désignent les dixième et onzième enfants d'une même mère, — prouverait à elle seule la fécondité de la race et le grand nombre des belles familles. L'étude confirme d'ailleurs cette observation superficielle. Il ne peut évidemment être question de comparer des statistiques d'Europe et des statistiques d'Afrique : des statistiques d'Afrique, tout d'abord, il n'y en a pas. Nous ne pouvons faire que des sondages, étudier la composition d'une population à un jour donné, ou interroger les gens sur leur passé familial. Il nous est par contre impossible d'établir des pourcentages de natalité pendant une longue période, dans un groupe déterminé. Mais certains chiffres sont suggestifs. J'ai interrogé des centaines de gens, dans tous les coins du pays, dans toutes les classes sociales; j'ai trouvé que les femmes qui ont été mariées pendant toute la période physiologiquement utile, donnent le jour chacune à neuf enfants en moyenne; et les registres de baptême nous révèlent dans les missions catholiques une natalité de 55 pour mille habitants. En Belgique, la natalité est d'un peu plus de 18 pour mille, soit exactement le tiers. Une aussi généreuse poussée de vie ne serait cependant qu'un stérile gaspillage de la nature si la mort y faisait des coupes sombres, proportionnellement aussi élevées. Mais il n'en est rien. J'ai trouvé que pour cent ménages atteignant la vieillesse, trois cent cinquante enfants arrivaient à l'âge de procréer à leur tour; et la même statistique de missions que je vous citais il y a un instant donne une mortalité de 24 pour mille. L'excédent des naissances sur les décès serait donc de 31 pour mille, soit un excédent des naissances sur les décès presque double de la natalité totale de la Belgique.

On ne peut généraliser ces chiffres. La mortalité est moindre dans les chrétiens que dans l'ensemble de la population, puisqu'elles ne comptent pas encore beaucoup de vieillards; mais, par contre, beaucoup de nouveaux chrétiens n'ont pas encore atteint l'âge de se marier; il y a donc moins de ménages qu'ailleurs. Quoi qu'il en soit, même en les discutant avec prudence, ces chiffres sont formidables et consolants.

Mais alors, la mortalité infantile? — Encore un préjugé qui ne résiste pas à l'étude. La mortalité infantile proprement dite, le pourcentage des décès au cours de la première année de vie, est certainement moins élevée dans l'Urundi qu'en Belgique. Elle ne dépasse pas 15 pour cent, dont une moitié pendant le premier mois. Nous sommes loin des 50 pour cent dont on parle couramment (et peut-être un peu hâtivement), ailleurs. J'hésiterais à avancer cette affirmation, qui va à l'encontre de toutes les idées admises, si elle n'était la conclusion que de mes seules études; mais Mgr Gorju, vicaire apostolique de l'Urundi, parti de données très différentes des miennes, arrive à une conclusion identique, peut-être même plus favorable encore.

Au fond, cela n'est pas si surprenant. L'idée qu'on se fait, en Europe, de la mortalité infantile dans les familles indigènes, est, proprement, une idée préconçue : si tant d'enfants meurent chez nous, se dit-on, malgré l'hygiène, malgré les médecins, combien davantage doivent succomber là-bas, où personne ne sait comment les soigner? Mais ce n'est que pendant les tout premiers jours de la vie du bébé que se vérifient ces sombres pronostics. Les accouchements laborieux sont toujours pleins de danger et souvent mortels, car les matrones qui y président ont peu de notions d'asepsie. Mais grâce au Ciel, elles n'ont pas trop souvent à intervenir : en général, elles peuvent se borner à assister tout court sans devoir assister la nature. Je me souviendrai toujours de mon ahurissement, un jour, pendant la guerre dans l'Est-Africain, quand à la station de Lulanguru une femme de soldat, voyageant dans le même train que moi, vint me présenter sa feuille de route toute crasseuse et son bébé tout neuf en me disant : « Ajoute-le sur le papier, il est né depuis la dernière station... »

Une fois passée la période critique des accidents de l'accouchement, l'enfant court en somme peu de risques jusqu'au sevrage,

Mères fécondes, les femmes Barundi sont bonnes nourrices aussi. Le bébé ne quitte jamais sa maman. Elle le porte sur le dos, attaché dans une peau de mouton, les jambes écartées, la joue écrasée contre le dos maternel, bien au chaud. Il la suit au travail, aux champs, à la danse — et les jeunes mères n'y sont pas les moins frénétiques, ce qui n'a pas l'air de déplaire au petit et ne l'empêche pas de dormir de tout son cœur. Une branche feuillue, manœuvrée comme par un automate, sert de chasse-mouches; une grande feuille de bananier portée sur la tête sert, suivant le temps, d'ombrelle ou de parapluie; et quand bébé crie — eh bien on lui donne satisfaction sur-le-champ : que voulez-vous qu'il désire de plus?

Tant que la mère est bien portante, l'enfant va bien. Mais si elle tombe malade, si elle vient à mourir, le pauvre bébé a peu de chances de survivre. Il ne trouvera pas une nouvelle nourrice : jamais une femme ne peut allaiter d'autre enfant que le sien. On lui entonne alors d'innombrables bouillies, en se servant comme biberon d'une corne à la pointe percée; et le pauvre petit n'y résiste guère. Même sevré à l'époque normale — et l'allaitement se prolonge quelquefois très tard, quand une nouvelle grossesse n'est pas venu l'interrompre — l'enfant voit s'ouvrir une période critique. Il est devenu plus lourd. La mère fatiguée se débarrasse volontiers de lui pendant le travail, l'installe dans un coin du champ à l'ombre d'un buisson, assis sur sa peau de mouton. Mais que faire en un coin de champ sur une peau de mouton, à moins qu'on ne mange de la terre?... — Il essaie ses petites dents sur des patates douces crues. Il se met à ramper, explore le vaste monde à sa façon en goûtant à tout. A la maison, on lui donne la nourriture des grands... Alors se déclarent les entérites mortelles; et quand il se met à courir, toujours nu, la bronchite le guette. Aussi, tandis qu'en Europe on peut considérer comme à peu près sauvé l'enfant qui atteint un an, c'est à cet âge que s'ouvre pour le petit Murundi une ère de nouveaux dangers; et si l'œuvre du Lait pour les Petits part d'une inspiration généreuse, quelques bonnes bouillies pour les plus grands arriveraient à des résultats infiniment plus féconds.

* * *

Souhaitons bonne chance à notre bébé et regardons-le grandir. On désigne son âge non par un chiffre banal de mois ou d'années — mais les parents en ont d'ailleurs vite perdu le compte — mais de manière beaucoup plus directe et pittoresque, par un mot qui situe son développement. Le nourrisson, — l'enfant qu'on vient de sevrer — il rampe — il reconnaît un serpent — il parle — il court — il puise l'eau — il va garder les chèvres. J'interrogeais un centenaire pour tenter une chronologie des derniers règnes; et lui demandais l'âge de Mwezi quand il devint roi (vers 1835). Il réfléchit un instant et me répondit : « Il commençait de grimper aux arbres quand sa mère le menaçait d'une fessée ». Je traduisis sur mon carnet : sept ans. Peut-être six, si Mwezi était un enfant précoce. — Plus tard, l'enfance n'a plus de jalons saillants, et c'est de la taille qu'on parle. Mais ne demandez pas à un indigène : Quel âge à ton fils? Comme cela? — en étendant la main. Car il vous répondrait : « Mais non, ce n'est pas un veau : comme cela » — la main dressée. La main étendue désigne la taille d'un être à quatre pattes, l'homme, qui regarde le ciel, a droit à un geste plus noble.

Mais quand ils ont atteint la taille d'un veau, les enfants ne sont déjà plus si intéressants. Je n'étonnerai pas les mères qui n'écourent en disant que plus ils sont petits, plus ils sont délicieux. C'est quand ils commencent de marcher qu'il faut les voir : bien dodus, bien cambrés, bien potelés, leur petit corps nu luisant d'une belle couleur de bronze, leur petit ventre bien rebondi, — un rang de perles bleues à la ceinture et un chapelet d'amulettes aux chevilles, ils titubent d'un air grave, les paumes plus claires de leurs mains tendues vers la vie, un bout de langue rose entre leurs dents naçées, des yeux immenses levés vers vous sous le toupet d'astrakan des cheveux... ils sont vraiment à croquer. Et si parfois, après avoir bien regardé l'Européen, une peur les prend tout à coup, les petits poings vont se crispier sur les yeux et qu'une grimace annonce la crise de larmes — le père a des gestes d'une gaucherie tendre pour saisir l'enfant au hasard par une main ou un bras ou une cuisse et l'installer sur sa hanche, sa voix se fait si douce, pour rassurer le petit, qu'on oublie, je vous l'assure, sa couleur et sa sauvagerie pour ne plus voir en lui qu'un père comme nous, et son père comme sont tous les pères, comme était Henri IV disant à l'ambassadeur d'Espagne qui l'avait surpris jouant au cheval

avec le Dauphin : « Vous êtes père, Monsieur l'Ambassadeur?... En ce cas, je continue »...

Hélas, cette tendresse dure peu. On ne voit pas longtemps les pères Barundi jouer avec le dauphin...

L'éducation proprement dite est réduite au minimum; on inculque aux tout petits la notion des choses qui se font et des choses qui ne se font pas; des choses qui se mangent et de celles qui ne se mangent pas; on les initie tôt aux travaux du ménage; pour le reste, une fois arrivés à l'âge de raison, on peut dire qu'ils s'éduquent tout seuls. L'intervention des parents ne se manifeste plus que de loin en loin, par des taloches égoïstes qui aèrent leur mauvaise humeur ou punissent une maladresse, mais ne procèdent pas du souci de corriger l'enfant et de redresser ses tendances vicieuses...

* * *

Laissons passer quelques années encore, et retrouvons la famille à l'heure où les enfants sont devenus des hommes. Elle maintient, devant le monde, une cohésion dont on ne peut que difficilement, dans nos sociétés individualistes, se faire une idée. Elle est vraiment la cellule sociale. En dehors d'elle, l'individu compte peu. L'enfant unique, le *Nyakamwe*, ce n'est pas le privilégié, seul héritier de l'avoir familial, chéri et choyé sans partage. C'est l'« isolé », objet non d'envie mais d'une méprisante commisération. Le mot est devenu synonyme de petit être chétif, souffreteux, malingre, de malchanceux. Le *Nyakamwe*, c'est l'infortuné livré dans défense à tous les coups du sort, en butte à toutes les haines, à toutes les menaces, à tous les attentats; celui qu'on peut tuer impunément parce que personne ne se souciera de le venger. La famille nombreuse, au contraire, fait bloc contre le monde hostile, avec une indissoluble solidarité. Dans une société mal policée, le meilleur moyen de désarmer le bras des assassins est encore la certitude que tout meurtre sera impitoyablement, exactement, scrupuleusement vengé; et dans l'Urundi de jadis, je vous assure qu'on ne s'en faisait pas faute. La famille de la victime est solidaire dans la vengeance; la famille du criminel est solidaire dans le châtiement; il atteint aussi bien le fils, le frère, le neveu, le cousin du coupable que le coupable lui-même. Aussi hésite-t-on à s'attaquer à une famille nombreuse, décidée à rendre œil pour œil; hésite-t-on surtout à l'accuser à la légère; et quand on consulte le sorcier pour connaître l'auteur d'une mort suspecte attribuée à l'envoûtement, le sorcier aura soin, le plus souvent, de désigner un isolé, un sans-famille que ses clients pourront exécuter sans risques.

Cette belle solidarité vis-à-vis de l'ennemi extérieur n'exclut pas cependant, au sein de la famille apparemment si unie, la possibilité de dissensions profondes. L'entente n'est de règle que dans les familles monogames; chez les polygames, elle ne se maintient que sous l'autorité du père, mais ne résiste pas, entre enfants de lits différents, à l'épreuve d'un partage de succession; surtout quand le père est mort laissant à la fois des fils adultes et quelques douairières... Je ne sais quel souverain mal entouré gémissait : « Seigneur, délivrez-moi de mes amis; mes ennemis, je m'en charge! » Que de fois, en Afrique, j'ai pensé paraphraser son mot et dire : Laissez-moi, Seigneur, les buffles blessés et les grands chefs en révolte, mais chargez-vous des douairières! Car les douairières Barundi sont terribles. A la mort de leur mari, dans les familles de chefs, elles conservent le kraal et le troupeau qu'il leur avait donnés; mais l'autorité sur les gens passe à l'héritier, fils d'une rivale. Si la douairière est jeune et jolie, les choses s'arrangent le plus souvent par un mariage; car il n'y a pas de prohibition au mariage d'un homme avec la veuve de son père; au contraire, pareille union est de règle, sinon d'obligation; et l'on voit ainsi des femmes qui ont, à deux ans de distance, un enfant du père et un autre du fils, et des demi-frères qui sont en même temps l'un vis-à-vis de l'autre dans la relation d'oncle à neveu. Mais quand la femme est vieille, les difficultés sont insolubles. Le nouveau chef entend être maître chez lui; la douairière entend demeurer maîtresse chez elle, conserver ses fidèles, ses corvées, ses gens, exactement comme du vivant de son mari. Alors s'ouvre une ère d'intrigues, de vexations mesquines, de tracasseries à propos de rien — qui finissent toujours par des plaintes chez le pauvre blanc. Tenace et malodorante — d'autant plus malodorante que toutes les portes doivent se clore sur ses confidences mystérieuses et son parfum de beurre rance, — la vieille femme ressasse les mêmes

histoires pendant des heures entières, n'écoute aucune réponse — et revient le lendemain. Avec cela, d'un attachement inébranlable aux coutumes les plus barbares, d'une superstition rebelle à toute lumière, d'une faiblesse toute-puissante sur laquelle aucune menace n'a prise, d'une obstination butée de bête de somme qui a décidé de mourir sur place plutôt que d'avancer d'une ligne... Ah oui, Seigneur, délivrez-moi des douairières...

Encore des situations comme celle-là ne sont-elles que désagréables, — exaspérantes si vous voulez; mais on en rencontre d'autres qui sont vraiment tragiques : quand par exemple un chef est mort laissant comme héritier l'enfant en bas-âge d'une femme favorite, sous la tutelle d'un fils adulte d'un autre lit. On voit alors grandir, entre la mère qui défend ses petits et le tuteur qui voudrait devenir héritier, des haines atroces, des haines désespérées, des haines qu'aucune hypocrisie ne parvient plus à cacher sur les visages, et qui doivent aboutir au crime.

J'en ai attendu plus d'un, de ces assassinats; et plus d'une fois j'en ai reçu la nouvelle. J'en attends encore, dont l'annonce demain ne pourra pas me surprendre. J'ai vu mourir l'un après l'autre trois enfants qui séparaient un tuteur de l'héritage convoité; j'ai vu mourir mystérieusement des tuteurs dont les pupilles étaient défendus par une de ces mères-tigresses; et presque toujours sans qu'aucune preuve vint transformer les soupçons en certitude, sans que l'autorité pût faire autre chose, pour punir le coupable présumé et donner quelque satisfaction à l'opinion unanime, que modifier l'ordre de la dévolution successorale, rendre ainsi le crime inutile et décourager ceux qui pourraient être tentés d'en imiter l'exemple... Mais songez aux angoisses que traversent, au moindre malaise, les gens qui se sentent ainsi menacés, et vous comprendrez la hantise de l'envoûtement qui empoisonne la vie indigène. Imaginez ces incantations nocturnes dont on ne parle qu'à mi-voix, mais auxquelles tous les noirs croient fermement, aussi bien ceux qui haïssent que ceux qui se savent haïs... On commence par des tentatives maladroitement, poils ou ongles de l'ennemi qu'on triture dans les pâtes achetées chez le sorcier, en invoquant passionnément les esprits d'en bas. Puis, quand on voit que la victime résiste aux plus noirs sortilèges, on finit par chercher les sorciers qui connaissent de meilleures recettes, des poudres vraiment efficaces qu'on fera boire dans la bière et qui tueront à coup sûr : pus desséché de mauvaises plaies, poumons de poitrinaires déterrés par une nuit d'orage, — à ce que disent les indigènes — ou plus simplement, poisons végétaux achetés à prix d'or et venant quelquefois de fort loin...

* * *

Je serais injuste pour la famille indigène si je terminais sur ce trait. Des drames comme ceux-là ne peuvent désoler que les familles polygames; dans les familles monogames, entre fils de la même mère, ils sont inconcevables. Le lien d'une mère commune est en Afrique un lien sacré, infiniment plus fort que celui d'un père commun; parce que si les noirs ont pour leur père de l'affection et du respect, ils entourent leur mère d'un amour sans partage et d'une véritable vénération. Ce trait-là se retrouve identique dans toute l'Afrique noire, plus frappant sans doute au milieu de la brutalité générale. Les veuves ne pleurent pas longtemps leur mari; les maris répudient sans scrupule une femme flétrie pour prendre une épouse plus jeune; mais les fils vouent à leur mère une chaude, une inaltérable, une touchante tendresse. L'amour filial restitué à la femme sa place d'honneur au centre de la famille; et cela fait oublier bien des laideurs et bien des misères... La mort de son père ne rend pas un enfant vraiment orphelin : l'oncle peut prendre pour lui la place et le titre du protecteur disparu. Mais la perte de la mère, est irréparable. *Mama!* Le mot que tous les noirs comprennent le même dans toutes les langues bantoues, d'un océan à l'autre et du centre au sud de l'Afrique... En kirundi, il ne s'emploie pas pour la mère des autres, mais seulement pour la mère de celui qui parle; et sans possessif, car il n'en a pas besoin. On ne dit pas : ta maman, sa maman, ma maman; on dit : ta mère, sa mère, maman. *Mama*, pour chaque homme, ne peut désigner qu'une seule femme au monde; et quand cette femme est morte, c'est un mot qu'il ne prononce plus jamais...

Des linguistes tenteront sans doute d'expliquer le fait étrange que, dans des langues si différentes des nôtres, l'idée de mère s'exprime par un vocable identique. J'aime mieux, pour ma part, ne rien expliquer du tout et finir en vous laissant simplement rêver sur ce thème — parce que ce sera une rêverie féconde, qui

vous fera reconnaître les noirs comme de pauvres hommes et les aimer comme de pauvres frères... *Mama!*... Le premier mot que les mères d'Afrique enseignent à leurs petits enfants; la plainte suprême des noirs mourants quand ils sentent leur échapper la vie — c'est ce même mot qu'impatientes vous guettez, Mesdames, sur les lèvres de vos bébés; cette même plainte que les blancs aussi exhalent avec leur dernier soupir...

PIERRE RYCKMANS,
Ancien résident de l'Urundi,
membre associé de l'Institut Royal Colonial.

Louis Reynaud

La crise de notre littérature

Auteur d'un ouvrage très remarquable sur le *Romantisme, ses origines anglo-germaniques*, M. Louis Reynaud a publié récemment chez Hachette une étude sur la littérature d'aujourd'hui, depuis le romantisme jusqu'aux dernières inventions, les plus originales et les plus retentissantes dans le monde des lettres, celles de Proust, de Gide et de Valéry.

Ce nouveau livre, la *Crise de notre littérature*, est la suite naturelle du précédent : après les origines, les conséquences du romantisme. Les origines n'étaient pas brillantes, les conséquences furent une décadence de plus en plus accélérée. Si bien que l'histoire des lettres françaises depuis Victor Hugo, dernier survivant de la belle période romantique, se résume dans ce seul mot de « crise ». La littérature française a perdu sa tradition; elle s'est mise à la remorque des mouvements étrangers. Le souci de l'originalité a gâché la simplicité de sa nature et l'a orientée vers l'artificiel. Orientation d'abord inconsciente, finalement délibérée.

De cette évolution, Louis Reynaud marque les étapes : la théorie de l'art pour l'art, dont Théophile Gautier fut le principal sectateur; le dilettantisme, qui s'y rattache de près; puis, sous l'influence de la nouvelle « philosophie de l'histoire » des Allemands et du déterminisme scientifique, le défilé pittoresque des civilisations dans la poésie du Parnasse, le roman réaliste et prétendument expérimental de Zola, l'aboutissement du dilettantisme esthétique chez Anatole France; sous le coup de nouvelles influences étrangères, l'avènement de l'inconscient, le baudelairisme, l'école décadente et symboliste, pour finir par le triomphe complet de l'artificiel.

Je n'indique que les grandes lignes. La réalité est plus complexe, et le mouvement n'est pas uniforme dans son allure d'un bout à l'autre. Des réactions promettent de l'enrayer, comme celle de Paul Bourget dans le *Disciple*, mais, au jugement de M. Reynaud, leur effet n'est pas durable (nous y reviendrons).

Quels que soient les obstacles, le fleuve issu de la source romantique est devenu trop puissant; il les renverse ou les contourne, et poursuit sa marche selon la déclivité de sa propre logique, et sans cesse grossi par les affluents venus de l'étranger. A suivre Louis Reynaud qui en trace le cours à travers un siècle de littérature, on a l'impression que le cataclysme est au bout, et que l'inondation risque de couvrir toute la France.

D'autant plus qu'il n'y a plus de critique, comme autrefois, pour arrêter les débordements littéraires : « La critique, hésitante, intimidée, accepte tout. Le tapage que font les « extrémistes », plus nombreux que jamais, ne permet plus d'entendre les voix qui prononcent peut-être, à l'écart, les paroles que nous attendons

Découragés, les talents sincères se taisent ou se griment à la mode du jour. Il y en a certainement, mais où sont-ils ? » (p. 235).

— Où ils sont ? Là où est Louis Reynaud, où est Ernest Seillière, à qui ce livre est dédié. En voilà déjà deux, de grande valeur, dont le jugement importe un peu plus que celui des critiques du journalisme boulevardier. En cherchant, on en trouverait bien d'autres. Nous l'avons, ce n'est pas dans les journaux ni les revues les plus répandus qu'on les rencontre.

Comment ne pas mentionner ici le plus profond, le plus consciencieux critique de notre temps, M. Henri Massis, dont les *Jugements* s'abattent précisément sur quelques-unes des têtes visées par Louis Reynaud ? Et chez nous, les *Points de vue* de M. Jean Valchaerts témoignent d'un culte toujours fidèle aux grandes traditions classiques et, par leur silence au sujet des plus célébrés parmi les modernes, ils montrent un superbe dédain pour les engouements du jour.

D'autre part, à côté d'une littérature qui, à en croire les journaux, tient le haut du pavé, attire tous les regards, décroche les prix de tous les jurys, il y en a heureusement une autre, moins tapageuse, moins réclamière, qui trace son sillon en profondeur. Elle fait moins parler d'elle, et M. Reynaud, trop impressionné par les haut-parleurs du monde littéraire, semble ne pas entendre sa voix. Elle débute précisément à l'époque du *Disciple*. Comme le lisait M. Victor Giraud, toute une nouvelle génération est sortie de là, qui comprit ses responsabilités et qui, fatiguée du matérialisme brutal des positivistes et du dilettantisme des partisans de l'art pour l'art, proclama la primauté du spirituel.

Et M. Bourget ayant achevé son évolution jusqu'au christianisme pratique inclusivement, un mouvement néo-chrétien s'est dessiné concurremment avec un retour aux principes classiques.

Assurément, l'influence de Bourget ne fut pas la seule. On sait combien nombreuses furent les conversions de littérateurs. La mode même s'en mêla, si bien que, pour mieux réussir, des écrivains, qui étaient loin d'être catholiques, marquaient du moins nettement leurs tendances catholicisantes.

Ne perdons pas de vue ce mouvement-là, dont les effets persistent dans le domaine littéraire comme dans celui de la philosophie. Cela nous permettra d'être plus optimistes que M. Reynaud et de ne pas croire tout perdu, parce qu'une littérature artificielle tout autant qu'une peinture et une musique) encombre les boulevards de ses retentissants appels. Précisément parce qu'elle est artificielle, elle ne durera pas. Ce que la mode seule et le snobisme ont vivifié ne vit pas longtemps.

La nature humaine, elle, ne change pas. Tôt ou tard, elle reconquiert ses droits. Le triomphe de l'artificiel est, pour reprendre le titre de M. Reynaud, une « crise » de notre littérature. Cette crise passera, par le remède que la conclusion de ce livre nous fait entrevoir : « L'énergique impulsion de quelques esprits d'élite peut ébranler la masse, changer sa direction, transformer à nouveau notre peuple, ou plutôt le rendre à lui-même, réveiller en lui les nobles instincts assoupis ». Car « le mal n'est pas seulement littéraire, il est social. La littérature française ne se relèvera qu'avec la société française elle-même, lorsqu'un nouveau courant de foi viendra des profondeurs de la nation, lorsque le scepticisme et le matérialisme, qui la paralysent, auront été chassés par un soudain efflux d'idéalisme créateur, quand la vie morale aura repris, chez nous, la place à laquelle elle a droit et qu'elle y occupait jadis : la première ».

Cela est très vrai, et combien justement M. Reynaud insiste sur le rapport nécessaire entre la morale et la littérature ! Mais nous apercevons déjà, ces esprits d'élite capables d'ébranler la masse ; nous voyons leur influence grandir, leurs disciples se multiplier, une jeunesse ardente suivre leur impulsion. Leurs noms ? J'en ai cité plusieurs. Ajoutez Jacques Maritain, Robert Vallery-Radot,

Emile Baumann, Henri Ghéon, Jean Maxence avec sa vaillante équipe groupée autour de *Mil neuf cent trente*, Paul Cazin, Léon Cathlin, etc., sans parler des grands noms de la génération précédente. Ce n'est pas là quantité négligeable. Du moins, connaissons nos richesses (1), et que le battage organisé autour des prix littéraires ne nous en impose pas !

En attendant, le beau livre de M. Louis Reynaud est un excellent antidote contre les poisons dont le romantisme et ses dérivés ont chargé l'atmosphère littéraire, que forcément nous respirons. C'est une œuvre lucide et courageuse d'assainissement, d'indispensable purification. Elle est trop grave et de trop haute inspiration pour que l'élite catholique se permette de la négliger.

PAUL HALFLANTS.

La peinture en Belgique de 1830 à 1880⁽²⁾

Au moment où la Révolution éclatait, le peintre le plus éminent du pays était Navez (1787-1869). De même que Odevaere (1778-1830) et quelques autres plus oubliés, il travaillait dans l'esprit de David dont il avait été l'élève et l'ami. Artiste de haute conscience, il a laissé des compositions d'un style noble et un peu pesant, d'une couleur grisailleuse, telles que *Athalie interrogeant Joas et Agar au Désert*, du Musée de Bruxelles, et de nombreux portraits où, à l'exemple de son maître, mais avec une moindre pénétration de la physionomie morale de ses modèles, il prenait apparence de réaliste et de coloriste.

La génération qui venait à maturité en 1830 se détourna unanimement des tristes et mornes imaginations classiques. Elle fut toute romantique. C'est que la Révolution, à Paris comme chez nous, n'avait pas été que politique. Classiques et romantiques, s'affrontaient depuis longtemps en France ; la bataille n'était pas finie, mais tout permettait de présager la victoire finale de la nouvelle école, de l'ardente jeunesse qui militait autour de Hugo, de Lamartine et de de Vigny, de Géricault, de Delacroix et de Couture. Il faut dire cependant, que, si adversaires qu'ils fussent, classiques et romantiques conservèrent certaines affinités. Ils professaient également le culte des héros, s'accordaient à rechercher leurs modèles et leurs inspirations en dehors et au-dessus du monde contemporain. Aux uns comme aux autres, la dignité de l'art semblait incompatible avec la reproduction de la vie présente et de la nature vulgaire. Il faut qu'il confère à ses conceptions le recul de majesté de la tragédie, qu'il en hisse la scène et les acteurs sur un plan supérieur, en les éloignant dans le temps ou dans l'espace, en les situant, soit dans l'antiquité, dans le moyen âge, en des époques fabuleuses ou légendaires, soit en des contrées exotiques.

Mais les canons de beauté que se proposent les classiques et les romantiques sont fort dissemblables. La beauté, pour les premiers, est ordre, logique, symétrie, raison, alors que pour les autres, elle est avant tout sensibilité. L'ambition des romantiques est de toucher les sens, de troubler l'âme, de l'attendrir, de la transporter. Pour eux, la beauté réside presque tout entière dans l'expression, dans les violences de la passion, dans les gestes fiévreux du génie ou du crime, dans les conjonctures exorbitantes qui poussent l'homme aux extrémités, l'élèvent, si l'on peut dire, sur un pavois d'exaltation et de délire. Et la couleur, que les classiques atténuèrent jusqu'à l'abstraction, doit concourir à la manifestation prestigieuse de ces intensités par ses éclats contrastés, par la volupté de ses harmonies, par les jeux suggestifs de la lumière

(1) J. Calvet (encore un !) les a inventoriées au dernier chapitre de sa *Littérature française* (Bloud et Gay) et dans son consolant ouvrage sur le *Renouveau catholique dans la littérature française* (Lanore).

(2) Ces pages sont extraites du chapitre consacré à l'« Histoire de l'Art » qui doit paraître bientôt dans le t. III de l'*Histoire de la Belgique contemporaine*, sous la direction de l'abbé DEHARVENG.

et de l'ombre. Une fois de plus, Rubens devenait le magnifique exemple, l'animateur de la peinture française : « Gloire, s'écriait Delacroix, gloire à cet Homère de la peinture, à ce père de la chaleur et de l'enthousiasme dans cet art où il efface tout, non pas, si l'on veut, par la perfection qu'il a portée dans telle ou telle partie, mais par cette force secrète et cette vie de l'âme qu'il a mise partout ».

En rejetant la doctrine uniforme pour l'inspiration personnelle, l'imitation morte pour la création vivante, le romantisme ressuscitait l'art et la poésie lyrique, leur ouvrait des voies illimitées. En renversant les vieilles barrières esthétiques, il préparait aussi sa propre déchéance. Déchéance inévitable, dont le présage était contenu dans les exagérations de certains, le paroxysme continu, les accentuations frénétiques du pathétique, le théâtral, le factice, tout le bric-à-brac médiéval et ce que, plaisamment, on a qualifié, de *style troubadour* ou *mâchicoulis*!

Les peintres romantiques belges ne connurent pas, en général, ces outrances : leur tempérament pondéré les en défendait. Et c'est moins dans la légende ou la fiction qu'ils cherchèrent matière, que dans l'histoire nationale, dont l'évocation, dans la première ivresse de l'indépendance récemment conquise, enflammait tous les esprits.

Romantisme plus fougueux, plus animé, plus coloré, épris d'expressions héroïques et d'épisodes mouvementés, chez Wappers (1803-1874), qui, au salon de 1830, avait fait sensation et même scandale avec son *Van der Werff*, scène de révolte populaire. Son œuvre capitale, l'*Episode des journées de 1830* (Musée de Bruxelles), offre un bon exemple des tumultes soigneusement organisés où il excellait. Parmi ses élèves à l'école d'Anvers, on rencontre De Keyser (1813-1887), qui illustra la *Bataille des Eperons d'or*, la *Bataille de Woeringen* et décora le Musée d'Anvers; le médiocre Slingeneyer (1820-1894), auquel on doit une *Bataille de Léopante*, un déplorable *Camoëns* et la lugubre décoration du palais des Académies à Bruxelles.

Romantisme plus terne, plus contenu, chez Gallait et ses continuateurs de l'école de Bruxelles, depuis De Biefve (1809-1882), l'auteur du *Compromis des Nobles* (Musée de Bruxelles); De Caisne (1799-1852), qui avait fréquenté les ateliers parisiens et dont le Musée de Bruxelles possède une toile panoramique, *Les Belges illustres*, Stallaert (1824-1903), jusqu'à des maîtres plus proches de nous, tels que Lies (1821-1865), Hennebicq (1836-1904) qui décora l'Hôtel de Ville de Mons. Citons encore ici, à titre de représentants tardifs de cette tradition, Jacques de Lalain, sculpteur et peintre (1837-1918), dont l'Hôtel de Ville de Bruxelles possède des peintures murales, et Emile Wauters (1846), paysagiste, portraitiste, qui brilla dans la peinture d'histoire, à une heure où le genre était déjà fort en déclin, et qui est connu surtout par la *Folie de Hughes van der Goes*, du Musée de Bruxelles.

À côté des maîtres de la grande histoire, Wappers et Gallait, œuvraient avec bonhomie Ferdinand de Braeckeleer (1792-1883) et Madou (1796-1877), qui ressuscitaient avec jovialité et humour la vie intime, les mœurs et les coutumes familières du temps jadis. C'était comme un pâle et lointain reflet, un pastiche habile des Brueghel, de Teniers, de Jordaens et de bien d'autres artistes du passé. Le plus naturaliste des peintres de cette période était apparemment Verboeckhoven (1799-1881), élève du classique Ommeganck, qui, durant toute sa longue et fructueuse carrière, représenta sans se lasser et sans lasser l'admiration du public, le même mouton soigneusement peigné. Marquons ici, en passant, les noms de Willems (1823-1905), agréable peintre de genre, et Cluysenaer (1837-1902), un bon élève de Navez; de Linnig le jeune (1842-1890); des frères De Vriendt, qui perpétuèrent dans l'école d'Anvers la tradition de la peinture historique et religieuse.

Gallait (1810-1887) est resté, avec des toiles kilométriques, telles que l'*Abdication de Charles-Quint*, comme la personification de cette peinture d'histoire, engendrée par le *Génie du Christianisme* et par les romans de Walter Scott. On ne saurait nier le mérite de certains de ces peintres, la probe application de leur art, mais il serait vain de chercher à surprendre dans leurs abondantes compositions archéologiques un tressaillement de vie susceptible de nous émouvoir.

Cette vie, un élève de Wappers, Henri Leys (1815-1869), qui débutait en 1835, allait en surprendre le secret. Ses œuvres initiales, par exemple *Le Massacre des Magistrats de Louvain*, *La Fête offerte à Rubens chez les Arquebusiers*, révèlent un romantique influencé par Rembrandt, dont il s'efforce de s'assimiler les magnifiques procédés de clair-obscur. Mais il ne tarde pas à apercevoir le danger

des résurrections historiques faites en partie de chic, d'artifice sans substance, d'inventions sans racines. La compréhension du passé est dans l'observation du présent. Et c'est dans la réalité qu'il étudie désormais les vieux siècles que, merveilleusement, il va faire réapparaître. La science, l'érudition sont peu de chose en des œuvres telles que les fresques de l'hôtel de ville d'Anvers qui illustrent tout à la fois les fastes politiques de la libre commune et la vie intime de ses bourgeois et de ses artisans. Cette vie, ensvelie dans l'oubli, effacée à force de révolutions, du sol sur lequel elle avait souffert, combattu, aimé, prié... Leys la galvanise en lui-même, la fait résurgir dans tous l'éclat de sa réalité. Il est revenu ainsi à la tradition de sa terre et de sa race, à cette passion du vrai qui plie instinctivement l'artiste flamand à l'humilité devant la nature, pour se rendre digne de recevoir ses enseignements et l'élève à l'amour pour mériter de les comprendre.

Il n'est pas de transition de l'art réfléchi de Leys à l'art déclamatoire de Wiertz (1806-1865). Celui-ci, d'ailleurs, se retranchait volontiers du commun de ses confrères pour s'enfermer dans une solitude où il s'égalait avec superbe à Michel-Ange ou à Rubens. Peintre philosophe, plus philosophe ou même plus sophiste que peintre. Ses compositions demesurées, habitées par une humanité géante, en proie à la guerre ou au cataclysme, ont fait illusion et leur temps, sur cette tapageuse personnalité dont les prétentions orgueilleuses ont noyé les très réels talents dans l'emphase et la boursoufflure.

* * *

La peinture n'était, en somme, jusque-là, qu'un moyen, qu'un véhicule de l'histoire ou de la fiction. Le peintre n'était qu'un façon d'illustrateur. Le romantisme l'avait délivré des Grecs et des Romains; pour libérer sa vision, pour lui acquérir la faculté de regarder autour de lui et de se laisser tenter tout uniment par les spectacles de la vie et de la nature, il fallait, à présent, qu'il s'affranchît du romantisme. Après tant de rhétorique, on aspirait à la simplicité. Courbet fut des premiers à donner corps, en France à cette aspiration. Il exposa en 1815, à Bruxelles, et ses ouvrages impressionnèrent vivement les jeunes artistes, parmi lesquels certains, tels les frères Stevens et Charles Degroux, devaient s'y mettre promptement en vedette.

Maîtres réalistes, certes, mais d'un réalisme fort relatif encore ils délaissent la fable et l'histoire, empruntent leurs motifs à la vie usuelle, ordinaire, mais croient presque toujours devoir élargir l'intérêt en lui donnant une signification anecdotique ou sentimentale. La fierté de facture, les qualités de coloriste puissants ou délicats dont témoignent les œuvres de Joseph et d'Alfred Stevens, sont absentes de celles de Charles Degroux (1825-1870), mais dans les unes comme dans les autres, les choses les gens et les bêtes assument presque invariablement un rôle. Chez Degroux, le décor planté de pratique, n'est généralement que la scène d'une action dramatisée pour la délectation des âmes sensibles : le *Départ* ou le *Retour du conscrit*, *Souvenirs et Regret*, *l'Iroquois*, etc. Trop de pâles élégies, trop de plaidoyers protestataires, — fort hardis dans l'art, à l'époque, — pas assez de tableau de tenue mâle et d'émotion contenue comme le *Benedicite* du Musée de Bruxelles, le chef-d'œuvre du maître.

L'art d'Alfred Stevens (1828-1906) est aussi aristocratique que celui de Degroux, plébéien. Et s'il fait trop vibrer la corde du sentiment, les jolies songeuses, les belles éplorées, dans la luxueuse intimité desquelles il nous introduit, appartiennent presque tous à jours, mondaines ou demi-mondaines, au brillant Paris du Second Empire, où Stevens s'était mis en haute réputation. Sa psychologie reste bien à fleur de peau, mais rien n'égale la somptuosité, les subtiles résonances de son coloris, aussi intense et aussi chatoyant que celui des petits maîtres hollandais du XVII^e siècle. Quant Joseph Stevens (1816-1892), plus vigoureux dans l'exécution que son frère, c'est dans le monde canin qu'il nous transporte pour nous faire entrevoir chez nos « frères inférieurs » le reflet de nos vic et de nos travers. (*Bruxelles le Matin*, Musée de Bruxelles; *1 Sept Péchés capitaux*, etc.)

À peu près en même temps que les Stevens débutèrent d'autres peintres destinés à marquer, notamment Eugène Smits (1821-1912), Antoine Bourlard (1820-1899), l'excellent portraitiste Liévin De Winne (1821-1880) et le paysagiste Louis Duby (1830-1880). Leurs affinités spirituelles, leur conception de la beauté firent de Smits et de Bourlard des fervents de l'Italie où ils séjournèrent longtemps, dans la fascination du pays et de ses œuvres immortelles : enchantement qui fit de Bourlard une espèce

d'étranger dans son propre pays, mais qui, chez Smits, plus original, affirma encore la noblesse d'un talent qui se caractérisa notamment dans la *Marche des Saisons* (Musée de Bruxelles), admirable page de haut style. On pourrait rapprocher des noms d'Alfred Stevens et de Smits celui de Charles Hermans (1839-1924), qui semble avoir subi, à certains moments, leur influence. Il pratiqua, lui aussi, le portrait mondain et se laissa hanter par des réminiscences italiennes. En 1875, il fit sensation et même scandale, par un grand tableau, *L'Aube* (Musée de Bruxelles), — d'élégants fêtards qui sortent, hébétés, titubants, d'un établissement nocturne, sous les yeux de pauvres artisans se rendant au travail, — dont le réalisme parut presque révolutionnaire. Succès sans lendemain d'un artiste habile, chercheur, mais dénué de personnalité.

Louis Dubois fut, après Fournois (1814-1871), son ainé, l'un des initiateurs de la conception renouvelée du paysage. (Les *Cigognes*, la *Mare*, etc., Musée de Bruxelles.) Ce à quoi l'on prétend, c'est à la sincérité, à une franche interprétation de la nature, servies par une technique déliée des conventions académiques. Cette évolution, prononcée, déjà, en France, chez Daubigny et Rousseau, se manifeste surtout dans l'œuvre d'Hippolyte Boulenger (1837-1874) et des confrères qui s'étaient groupés autour de lui : c'était ce que l'on a appelé l'« école de Tervueren », parce que les artistes qui la composaient vivaient dans ce village, à proximité et pour ainsi dire en communion constante avec les champs et les bois, qui donnèrent matière à leur art. A partir de ce moment, le paysage prend une place, qui finira par devenir prépondérante, dans la peinture belge. La terre flamande ou wallonne, les Flandres humides et luxuriantes, les Ardennes rocheuses et sèches inspirèrent des légions de peintres, foule dominée par quelques maîtres tels que Baron (1849-1899), Coosemans (1828-1904), De Knyff, Degreef (1852-1894), Verstraete (1851-1907), Verwée (1838-1895), qui, chacun à son heure, s'imposèrent dans la suite, par la sensibilité aiguë de leur vision, par l'originalité d'une facture savoureuse et nuancée.

Maints des artistes que nous avons cités avaient été formés aux leçons de Navez; maints autres à celle d'un élève de Navez, Portaels (1818-1895), peintre de mérite (*Une Loge au théâtre de Pesth*, Musée de Bruxelles), dont le libéral et compréhensif enseignement, respectueux de la personnalité des disciples, fit de ceux-ci des praticiens d'une habileté incomparable. La fondation, en 1868, de la *Société libre des Beaux-Arts* procura aux forces éparses, aux impatiences des novateurs, un centre de ralliement, où se retrouvaient tous ceux qui étaient résolus à rompre avec les routines académiques, à secouer le joug des pontifes du « grand art », embusqués dans les académies d'où ils distribuaient aux dociles les prébendes et les encouragements officiels. Les promoteurs de cette création postulerent les droits de l'individualisme, à l'encontre d'une tradition surannée qui prétendait réprimer l'inspiration personnelle et, pour le surplus, mettrait l'art en opposition avec la nature. On rencontre parmi eux les principaux des artistes qui, depuis, ont glorifié l'art belge, notamment le beau mariniste Artan (1837-1890), Constantin Meunier (1831-1905), Xavier Mellery (1845-1921), Félicien Rops (1839-1898), Agnessens (1842-1885).

Rops, graveur plutôt que peintre, fit presque toute sa carrière à Paris et c'est la vie parisienne de l'époque, éfrénée dans la jouissance, celles de l'esprit comme celles de la chair, dont ses eaux-fortes, mordues d'un trait savant et impitoyable, nous offrent la synthèse. Dans ses œuvres capitales, d'inspiration baudelairienne, les *Sataniques*, par exemple, Rops prend attitude — inconsciente, peut-être — de moraliste, en nous montrant les sombres attraits du plaisir, qui est péché, folie, démoniaque vertige.

C'est dans une atmosphère bien différente que nous transporte Constantin Meunier. Grand peintre autant que grand sculpteur, il ne reste pas trace dans ses œuvres maîtresses, la *Mine*, le *Retour des mineurs*, etc. de l'influence de Charles Degroux, que, comme bien d'autres, il avait subies, à l'origine. La forme de son œuvre, il l'a créée en même temps qu'il en a découvert la matière : ce pays noir, dont il fixe la physionomie fuligineuse, dont il évoque les rudes types ouvriers, en des pages de l'accent le plus mâle et le plus sévère. Son art qui est épique, s'attendrit lorsqu'il peint les *Toits rouges* (Musée de Bruxelles), le *Coron*, le *Comptoir*, etc., petits tableaux d'un faire exquis, qui nous rendent sensibles les facultés de large communion humaine qui agissaient en lui, nous révèlent, à côté de l'inventeur génial du monde du travail, l'observateur charmé des humbles intimités populaires.

Xavier Mellery était un méditatif, un homme d'intense vie intérieure. Son œuvre est contemplation, reflet dans la pensée d'un maître armé d'une technique impeccable, d'un monde qui, pour lui, était, non seulement matière, mais esprit. Il a donné à sa personnalité de nombreuses et admirables expressions, notamment en des projets de décoration murale d'un rythme puissant, mais les plus prenantes se rencontrent dans la série de peintures et de dessins qu'il a intitulée : *L'Ame des choses*, intérieurs familiaux, coins d'intimité, aspects de la vie monastique — toute l'apparence des choses et toutes leurs secrètes suggestions... Un silence plein d'occultes incantations semble habiter l'œuvre de Henri De Braeckeleeer (1840-1888), tout comme celle de Mellery. Mais autant Mellery, dans la poursuite d'une expression plus austère et plus incisive, penche à assourdir de plus en plus la couleur, autant De Braeckeleeer la fait éclatante, lumineuse, diaprée. Elevé aux enseignements de son père, Ferdinand, et de son oncle, Leys, il se dégage lentement de leur influence, et, modeste, solitaire, en médiocre recommandation auprès des ambitieux académistes d'Anvers, les Dekeyser, les Vanderouderaa, les Lamorinière, les Verlat, etc., protagonistes attardés du grand art, il travaille obscurément et se réalise, bientôt, en des œuvres, telles que le *Géographe*, la *Salle de la corporation des Brasseurs à la Maison hydraulique*, le *Repas*, etc. (Musées de Bruxelles et d'Anvers) qui font de cet instinctif, de ce prodigieux coloriste, un des maîtres les plus significatifs de l'école.

Instinctifs aussi, mais avec la sensualité un peu épaisse de tempéraments robustes et d'hommes ignorants des inquiétudes de l'esprit, Stobbarets (1838-1914), l'ami et le compatriote de De Braeckeleeer, Verwée et certains autres, peintres placides, virtuoses de la couleur, d'une couleur grasse, onctueuse, dont la chaude opulence s'accorde avec le caractère plantureux des aspects de la vie agricole, fermes et pâturages, qu'ils retracent.

La subdivision du temps en périodes bien tranchées n'a, il va sans dire, de valeur que scolaire : Aujourd'hui n'est et ne peut être qu'un complexe, qu'une espèce de confluent d'hier et de demain. Pourtant les commémorations font date, provoquant la réflexion, les retours sur soi-même, sont propices aux récapitulations. Il en fut ainsi de l'Exposition Historique de 1880 qui résumait tout l'effort accompli dans la peinture belge depuis 1830 : « On se trouva, écrit Lemonnier, dans son livre *L'École belge de peinture*; on se trouva devant trois périodes bien marquées : la première, qui va de 1830 aux approches de 1850, romantique, héroïque, dramatique et patricienne, caractérisée par le tableau d'histoire...; la seconde, qui comprend environ vingt années et qu'on pourrait appeler période de transition, bourgeoisie, conforme aux instincts, plus réaliste à mesure qu'elle se développe, caractérisée par le tableau de genre ou non, c'est-à-dire le personnage étudié dans sa condition, sa coutume et son milieu; enfin, naturaliste, peu inventive, d'observation vivante et d'exécution déliée, caractérisée par le paysage, c'est-à-dire la sensation panthéiste et la poésie des choses substituées à toute autre recherche. Une troisième période allait s'ouvrir, résumant les tentatives antérieures, mais dans le sens d'une perception plus subtile de la lumière... »

ARNOLD GOFFIN.

**A l'occasion des Fêtes Nationales du
Centenaire de l'Indépendance de la Bel-
gique. LA REVUE CATHOLIQUE DES
IDEES ET DES FAITS ne paraîtra pas
la semaine prochaine.**

Sur l'enfant

La biologie, abondante en leçons d'humilité, a révélé que l'être humain en gestation passe par toute la série des formes animales élémentaires avant d'acquiescer la structure définitive du bimane. Il semble que cette évolution ne s'arrête pas à la naissance et que l'enfance soit encore un stade d'espèce que l'homme traverse sans presque en garder plus de souvenir que de ses animalités utérines. Au moins la mémoire qui nous reste de la prime jeunesse est-elle tout extérieure et comme étrangère à notre personnalité. Lorsque nous nous penchons sur le petit mort qui dort dans notre substance adulte, nous revoyons toutes ses aventures; ses joies, ses brefs grands chagrins reparaissent à nos yeux, mais seulement par les gestes qui les exprimaient et tels que s'ils ne nous avaient jamais concernés. Qu'y avait-il derrière ces gestes? Quels sentiments, quels essais de pensée incitaient le petit organisme quand il bondissait d'allégresse ou s'épuisait en sanglots? Nous ne le savons plus. Peut-être est-ce pour le motif que lui-même ne l'a pas su? Il était de l'énergie qui ne se sentait pas condensée en individualité, qui réagissait par impulsion à des chocs venus du dehors et n'éveillait aucune représentation mentale. Le cerveau enfantin n'est point apte au travail qui transmue la sensation en idée; il extériorise ses sensations aussitôt reçues et, par ce fait, il s'en délivre immédiatement. Si quelques émotions profondes s'impriment dans le souvenir des petits — celles surtout d'ordre religieux — c'est qu'elles dérivent de causes imposées par leurs éducateurs et, quoique les ayant éprouvées avec sincérité, ils ne se les rappellent que pour la raison qu'elles participaient de la leçon apprise. Tout ce qui fut en eux émois spontanés s'est évanoui à jamais, parce que appartenant en propre à la vie puérile qui est sans relations, avec l'existence de l'adulte.

L'enfant — et de cela nous gardons tous notion — fait de sa vie deux parts qui n'empiètent jamais l'une sur l'autre. La première, qui est à lui seul et qui s'efface comme un rêve, est bien vraiment un rêve qu'il organise dans son univers intime. Voisin du nôtre, cet univers ne s'y confond pas. L'enfant le construit sur des apparences qu'il emprunte à la nature, à la ville, à l'habitation, en leur donnant des significations imprévues, en leur attribuant des intentions, car, dans ce monde, tout vit également, l'objet et l'être; il éprouve se trouver là dans son milieu nécessaire, il s'y meut à l'aise et en sécurité; tout est agréable, facile et d'abord — d'abord — tout lui est soumis, il dispose, il commande. La langue qu'on parle dans le pays mystérieux, les hommes ne la comprennent pas mais les choses et les bêtes l'entendent parfaitement, la parlent aussi; d'infinis dialogues à bouches closes s'échangent entre elles et l'enfant.

Retranché dans sa terre enchantée, l'enfant n'a aucune curiosité de la nôtre; si la tyrannie des grandes personnes ne l'obligeait, il ne condescendrait guère à s'y commettre. Dès qu'il entre en contact avec notre monde, le petit être tout neuf a l'air de connaître et d'accepter nos habitudes; pourtant, il ne faudrait pas que nous nous y trompions, il se comporte comme un visiteur courtois qui ne veut pas heurter les préjugés de ses hôtes: ses attitudes sont étudiées, les paroles qu'il prononce sont celles d'un idiome appris, elles lui paraissent suffisantes pour ce qu'il a à nous communiquer et ne répondent en rien à la tumultueuse richesse de ses sensations cachées. Si elles se représentent à lui une fois abolies, ces sensations-là revêtent des formes verbales plus ou moins analogues au cri et qui s'annulent bientôt dans la pulpe cérébrale de l'adolescent. Et précisément ce qui survit des souvenirs enfantins, ce sont ceux qu'on appellerait volontiers artifi-

ciels, qui se lient à l'adaptation de la petite créature à l'existence commune, qui sont détachés du subtil mécanisme physiologique en quoi se résumait son être.

Aussi, en art le portrait d'enfant, en littérature le caractère d'enfant sont-ils des œuvres d'observation où nulle leur personnelle ne nous guide. Notre petit mort intérieur n'est plus qu'un fantôme qui parcourt, de loin en loin, les chambres obscures de notre passé; son âme s'est enfuie, nous devons essayer de la retrouver dans les vivants qui lui ressemblent. Jusqu'au XIX^e siècle, les peintres et les écrivains, peu soucieux d'exactitude, ont figuré l'enfant par les traits les plus conventionnels, se contentant de montrer en lui l'homme au diminutif ou au futur.

M. Jean Calvet, dans une œuvre pleine de fine et profonde pensée, de couleur, de vie drue, saine, mobile (1), évoque l'enfant de tous les âges français, depuis les petits gentilshommes si rudement élevés de notre moyen âge jusqu'à l'enfant choyé, idolâtré, l'enfant-roi du XX^e siècle. Aux temps où la famille est constituée avec solémité, où elle a conscience de ne former qu'un corps dans l'antérieur et dans son avenir, l'enfant n'y tient aucune place comme enfant; il est le chaînon malléable qu'on forge durement à la ressemblance de la race, une créature larvaire jusqu'à sa naissance à la vie d'homme.

M. J. Calvet conte, d'après l'épopée médiévale, les « enfances » des chevaliers, toutes raidies de fierté, retentissantes de prouesses. Les siècles suivants regardent l'enfant de façon différente, mais toujours pour des fins situées hors de lui-même. On se préoccupe de ses rapports avec la société, les éducateurs, les parents; on s'enquiert des sentiments qu'il inspire sans, un instant, songer à ceux qu'il peut concevoir. Il semble que le petit être n'ait aucune réalité personnelle et reste en attente de son âme. Si l'on excepte les intuitions de Fénelon, il faut arriver au XVIII^e siècle pour qu'un peu de psychologie enfantine s'insinue dans la littérature. Et encore demeure-t-elle assez incertaine; car les écrivains qui dissertent de l'enfant en raisonnement d'après le modèle confus d'un enfant qui fut eux-mêmes. Ils observent à travers l'objectif déformant de leur cerveau viril. C'est le cas pour Marmontel, pour Diderot, pour Rousseau; ce sera, plus tard, le cas pour Chateaubriand, Vigny, Michelet, et aussi pour Balzac, Stendhal, Daudet, qui ont peint d'après leur enfance celle de leurs héros.

L'étude que fait M. Jean Calvet de l'enfant selon la vision contemporaine est, sans conteste, la plus complète et la plus poussée qui existe. L'auteur expose que, le premier dans la littérature française, Jean Aicard a su démêler dans l'enfant une petite individualité, très transitoire, complète cependant à chacune des phases de son développement. Par la sensibilité enfantine, Jean Aicard a mis en lumière le mode de pensée, jusque-là ignoré, des petits. Grâce à lui, l'enfant prend rang de personne. Cette personne désormais occupera une situation en vue dans la littérature, qui écrira sur elle et qui écrira pour elle. Elle entre dans la vie sociale. Les romanciers vont s'appliquer à la comprendre et à la définir; ils essaieront de saisir ses caractères spécifiques, ceux qui ne sont pas destinés à se perpétuer dans l'homme, et ils poursuivront le petit esprit fugace à travers les réactions de ces caractères aux peines et aux plaisirs infantiles. Les uns chercheront leur modèle dans le bambin qu'ils ont été; les autres étudieront directement les types puérils qui agissent sous leurs yeux. M. J. Calvet donne de rapides et substantielles critiques des autobiographies où se sont racontés Mme^{te} Juliette Adam, Gyp, Séverine, Renan, Barrès, qui revoyait son enfance méditative dans celle de son fils Philippe, Loti, Jammes, et des souvenirs qu'ont romancés Paul Adam, France, Louis Bertrand, Gide, Vallès, Ferdinand Fabre,

(1) *L'Enfant dans la littérature française*, 2 vol., Paris, Lanore, par J. CALVET, agrégé des lettres, professeur à l'Université catholique de Paris.

VOYAGES EDGARD DUMOULIN 137 et 139, Rue Royale
- - BRUXELLES - -

VOYAGE EN GROUPE A
LOURDES

en concordance avec les grands pèlerinages.

Le confort d'un voyage de **GRAND TOURISME**

avec tous les avantages spirituels d'un **PÈLERINAGE**

UNE ORGANISATION DE TOUT PREMIER ORDRE POUR UN PRIX TRÈS MODESTE

PROGRAMME

Premier jour. — Après-midi, départ de Bruxelles en rapide pour Paris. — Fin de l'après-midi, arrivée à Paris. Visite de Paris en auto. — Le soir, dîner; ensuite, départ de Paris en rapide pour Bordeaux.

Deuxième jour. — Le matin, arrivée à Bordeaux. Petit déjeuner. — Dans la matinée, départ de Bordeaux en express pour Pau. — Déjeuner à Pau. Ensuite, visite de Pau. — Fin de l'après-midi, départ de Pau en train pour Lourdes. — En arrivant à Lourdes, conduite à l'hôtel en autobus; dîner et logement.

Troisième jour. — Séjour à Lourdes. — Visite de la ville, de la Grotte miraculeuse et des Sanctuaires.

Quatrième jour. — Séjour à Lourdes. — Excursion facultative en auto-car à Cauteerets et à Gavarnie (supplément de 40 francs français pour l'excursion en auto-car).

Cinquième jour. — Séjour à Lourdes. — Excursion facultative en auto-car à Bayonne et à Biarritz (supplément de 80 francs français pour l'excursion en auto-car).

Sixième jour. — Séjour à Lourdes. — Ascension en funiculaire du Pic du Jer.

Septième jour. — Le matin, départ de Lourdes en express pour Bordeaux. Déjeuner à Bordeaux. — Après-midi, visite de Bordeaux. — Le soir, après le dîner, départ de Bordeaux en rapide pour Paris.

Huitième jour. — Le matin, arrivée à Paris. Petit déjeuner (dernier service).
Dans la journée, retour facultatif vers la Belgique.

La durée de la validité des billets de chemin de fer étant de trente jours, les touristes ont la faculté de prolonger, à leurs frais, leur séjour à Paris au retour.

PRIX : Au départ de Bruxelles jusqu'au retour à Bruxelles.

1,700 francs, 2^e classe train, hôtel de tout premier ordre.

1,475 francs belges, 2^e classe train, hôtel de premier ordre.

1,300 francs belges, 2^e classe train, hôtel grand confort moderne.

1,000 francs belges, 3^e classe train, hôtel grand confort moderne.

DATES DES DÉPARTS EN GROUPE : Mardi 20 mai, mercredi 4 juin, mercredi 25 juin, mercredi 16 juillet, mercredi 30 juillet, mercredi 13 août, mercredi 27 août, samedi 6 septembre, mercredi 24 septembre et mercredi 8 octobre.

CHAQUE VOYAGE EST ACCOMPAGNÉ PAR UN DE NOS DÉLÉGUÉS

NOTES

Arrangements spéciaux pour les personnes qui désirent effectuer ce voyage **sans nuit en chemin de fer**. Demandez prix et renseignements.

Au retour du voyage à Lourdes, excursion supplémentaire d'une journée à Lisieux pour la visite du célèbre Carmel, où vécut sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Demandez prix et renseignements.

POUR INSCRIPTIONS ET RENSEIGNEMENTS S'ADRESSER AUX

Voyages Edgard Dumoulin

137 & 139, RUE ROYALE, BRUXELLES

VOYAGES HANCIAU FONDÉE EN 1911. — TÉLÉPHONE 177,84
 22, Rue de la Bourse - BRUXELLES
Voyages Particuliers - Voyages de Noce - Excursions collectives
 PROGRAMMES GRATUITS ENVOYÉS SUR DEMANDE
OBERAMMERGAU : Jeux de la Passion 1930
 enseignements gratuits TOUS SERVICES DE VOYAGES

TOUT POUR LES ARTS ET L'INDUSTRIE
M^{on} Raph. DAMMAN
71, Rue Berokmans, 71, BRUXELLES
 Téléphone : 175,28

MATÉRIEL COMPLET pour Dessin, Peinture, Pyrogravure, Pyrosculpture, Cuirs et Métaux, Repoussage, Velouté, Sculpture Architecture, Tarso-Plastima, Peinture lumineuse en relief.
 La seule maison outillée pour la fourniture des Couverts et Pensiennats
 PRIX SPÉCIAUX. — EXPORTATIONS.
 Le plus grand choix. — Toutes les nouveautés. 589

Société Anonyme Les Palaces d'Ostende

Kursaal d'Ostende
 Saison 1930. — Mai-Septembre

MUSIQUE
 Le grand orchestre de cent musiciens sous la direction de MM. François Rasse, J. Toussaint De Sutter et Mouqué.
 Les concerts symphoniques.
 Vedettes du chant.
 Quatre concerts extraordinaires dirigés par MM. Gaubert, Alpaerts, Rabaud et Rasse.
 Les concerts classiques du vendredi.
 La musique du 1^{er} régiment de guides se fera entendre en août au Kursaal d'Ostende.
 Tous les jours concert d'orgue par M. Léandre Vilain.

ATTRACTIONS
 Les Galas de la Salle des Ambassadeurs, Vedettes de la danse à chaque week-end.
 Les meilleurs jazz.
 Un spectacle par le corps de ballet du théâtre de la Monnaie.

POUR LES ENFANTS
 Bal tous les jeudis : jouets, cotillons, attractions.
 Spectacles féeriques.
 Tournois sportifs sur la plage.

MONDANITÉS
 Thés de gala aux Ambassadeurs.
 Défilés de couture.
 Election de Miss Flandre Occidentale : 26 juillet.

BEAUX-ARTS
 Exposition permanente de peintures et sculptures en la salle d'expositions et au Salonnet.

CONFÉRENCES
 Le R. P. Sanson, le 24 juillet.

Pour le Centenaire de notre Indépendance

Histoire de la Belgique Contemporaine
 Vient de paraître chez A. Dewit, 53, rue Royale, à Bruxelles, le tome II de l'Histoire de la Belgique contemporaine.

TOME I (406 pages, deux cartes hors texte).
Formation du Royaume de Belgique, par le vicomte Ch. TERLINDEN, professeur à l'Université de Louvain.
Le Belgique et les Puissances européennes, par A. DE RIDDER, directeur général au ministère des Affaires étrangères.
Histoire économique de la Belgique, par F. BAUDHUIJN, professeur à l'Université de Louvain.
Nos Institutions représentatives, par G. EECKHOUT, professeur à l'Université de Gand.

TOME II (600 pages, dix croquis).
Histoire politique interne, formation et évolution des partis, par Ch. TERLINDEN, professeur à l'Université de Louvain.
Histoire sociale, les faits, les idées, la législation, par M. DEFOURNY, professeur à l'Université de Louvain.
Les institutions militaires belges, par le major b. e.-m. baron VERHAEGEN.
Histoire de l'église catholique en Belgique, par le P. E. DE MOREAU, professeur d'histoire au Collège théologique de Louvain.

Le **TOME III**, à paraître prochainement exposera l'histoire de l'enseignement; le mouvement scientifique, littéraire, artistique, philosophique et historique; la création de notre empire colonial ainsi que l'œuvre de nos rois. Un aperçu sur les grands problèmes de l'heure présente sera la conclusion de cette œuvre destinée à faire connaître notre vie nationale de 1830 à 1930.

CAPSULERIES et LAMINOIRS de CHAUFONTAINE
 SOCIÉTÉ ANONYME — TÉLÉPH. : TROOZ 25

COMPTE CHÈQUES POSTAUX 28219 Adresse télégraphique :
 CODE A. B. C. 5^e EDIT. CAPSULERIES CHAUFONTAINE BELGIQUE

BANQUE GÉNÉRALE DE LIÈGE ET DE HUY A LIÈGE

CAPSULES EN ÉTAIN pour surbouchage des bouteilles, flacons, etc.;
Tubes en étain, plomb étamé, plomb pour produits pharmaceutiques, pommades, colle, dissolution, etc.)
Plomb et étain laminés en feuilles minces pour emballage, thé, chocolat, fromage, etc.

60

F. LIMPENS & C^{IE}
 INGÉNIEURS CIVILS
 71, rue Bara, BRUXELLES Téléphone : 236,15
 24, Longue rue du Vanneau, ANVERS Tél. 117,89

Chauffage Belge
B.L.
 CHAUFFAGE
 CENTRAL

571

Mistral, Bazin, Bordeaux, Charles Silvestre. Il passe ensuite, avec la même netteté dans les aperçus psychologiques qu'il en tire, aux études directes et nous voyons passer les douloureux Poil-de-Carotte et Champi-Tortu, qui souffrent par eux-mêmes, la longue file des petits attristés et inquiets qui souffrent par reflet de la douleur ou de la faute des autres; puis, les gais, les heureux, ces privilégiés qui, bien à l'abri dans la tendresse, bousculent candidement toutes conventions et que M. J. Calvet appelle les « charmants mal élevés » : Bob, Poum et Zette, Patachou. La ronde continue par de jolies créatures toutes claires qui apprennent à penser d'après la bonté de leur cœur : Trott, Décadi. Ensuite, c'est le roman populiste de l'enfance. A celui-là, qui s'en tient aux outrances visuelles de l'ancien réalisme, M. J. Calvet conteste qu'il soit l'expression exacte des petites âmes plébéiennes et il appelle l'œuvre qui saura révéler le mystère caché dans les gestes des Poulbots.

Ainsi, avec de grands efforts, avec un vouloir obstiné de vérité, les romanciers modernes ont établi une psycho-physiologie de l'enfance. Est-elle exacte? Il est difficile de se prononcer, puisque manque la base nécessaire de contrôle qui est l'introspection et que le « sujet » soumis à l'analyse n'est pas plus à même de la juger qu'un cristal de se reconnaître dans ses raies spectrales. Il y a quand même présomption de vérité, au moins approximative, parce que le « genre » enfant est examiné à son plan, dans ses dimensions qui ne sont pas en rapport proportionnel avec celles de l'homme, dans sa condition mentale où jouent d'autres facultés que les nôtres : l'imagination tenant lieu de réflexion; l'hypothèse, de raisonnement — et leurs résultats en actes s'avérant régis par une logique indéfectible. Les défauts même de l'enfance — ce que notre ignorance ne connaît des défauts — entre autres sa prodigieuse aisance à mentir, son besoin de simulation et de dissimulation, corroborent les découvertes de ses observateurs, attendu qu'ils s'indiquent comme des effets de son mécanisme mental.

Motif d'études minutieuses, héros de roman dont sont précieusement notées toutes les nuances d'âme, l'enfant est-il devenu plus sympathique en tant qu'être? Oui, parce que mieux connu, offrant un champ plus ample à l'intérêt. De vastes portions de la vie enfantine, jusqu'ici voilées, apparaissent et s'éclairent. La souffrance des petits, la souffrance morale, on ne la connaissait pas, on y croyait à peine. Des romanciers nous l'ont fait toucher. Elle s'est révélée telle qu'elle est : monstrueuse, pour la raison qu'elle est incompatible avec le monde féerique qu'habite l'enfant et où il est le maître de toutes joies. Chargeant le frêle cœur qui n'attendait que paix et tendresse, la douleur apparaît comme une erreur de la nature, une mal façon tragique, dont l'aspect stupéfié et révolte. La pitié, cause suprême de sympathie, s'élargit à la mesure de l'injustice constatée.

Le petit personnage scruté par les écrivains est-il mieux aimé en tant qu'enfant? Non, sans doute. L'égoïsme adulte voulait la jeune âme subordonnée à lui autant que la neuve chair fragile. L'amour était un peu fonction de l'instinct de propriété. Déclaré indépendant, classé en une spéciale catégorie qui a ses coutumes, ses lois, ses idées en dehors et presque à l'opposé des nôtres, l'enfant devient attachant à la manière d'un exotique dont la race et les mœurs seraient récemment connues; il perd dans l'ordre du sentiment tout ce qu'il a gagné dans le domaine de la curiosité psychologique. L'abîme des différences se creuse entre lui et l'homme.

LÉON DE SAINT-VALÉRY.

Le sauvetage du monastère du Mont-César à Louvain⁽¹⁾

Nous allons maintenant relater, d'après la brochure du R. P. Bruno Lefebvre (L), les soins pris par Reinbrecht pour garantir la sécurité du « trésor » du Mont-César; le P. Lefebvre était à ce moment l'aumônier des Frères des Ecoles chrétiennes, et c'est à ce titre qu'il fut mêlé aux événements du Mont-César.

Récit [du Père B.] Lefebvre S. J. (L)

« Dans la matinée du mardi 1^{er} septembre, Reinbrecht envoya prier le supérieur des Frères des Ecoles chrétiennes du Placet de venir au Mont-César. Il accueillit le digne religieux avec une courtoisie et une déférence très grandes et lui fit connaître les faits qu'on vient de lire. Il exprima sa joie d'avoir, par sa résistance aux ordres incendiaires réitérés, « épargné à la patrie la honte de cet incendie », et d'avoir rendu service à l'ordre des Bénédictins, très méritant de la civilisation et très estimé de l'empereur. Il se déclara plein d'estime pour les ordres religieux et pour le clergé catholique, à cause de leur désintéressement, de leur zèle et de leur abstention de la politique. L'oberleutnant demanda à ce supérieur d'accepter en son couvent le dépôt du « trésor des Bénédictins » : ce sera le préserver d'un pillage toujours possible et, au surplus, le danger de l'incendie peut revenir et l'oberleutnant Reinbrecht ne sera plus là. Sur l'ordre et sous les yeux de l'oberleutnant, des soldats catholiques de la compagnie réunirent les principaux sujets religieux, en suivant les indications du supérieur des Frères, et le soir même, trois fois de suite, le chariot de la compagnie, fortement escorté, remonta le boulevard de Malines et arriva dans la cour du Placet : l'oberleutnant, à cheval, fermait la marche du convoi, avec la fierté et le contentement de l'acte accompli (2). Ce soir-là, et à diverses reprises les jours suivants, nous fûmes personnellement en rapport avec lui.

« A son arrivée au Placet, l'oberleutnant avait observé que les supérieurs de ce couvent avaient recueilli entre leurs murs cent à deux cents pauvres gens, vieillards, femmes, enfants, malades, venus de maisons incendiées ou menacées du voisinage : le vendredi précédent, les Allemands avaient livré aux flammes une quarantaine de maisons d'une cité ouvrière toute proche, rue des Chevaliers. Voyant comment ils avaient abandonné à ces réfugiés bon nombre de leurs places et toute leur infirmerie, outre leur vaste sous-sol, quittes à mettre à l'étroit leurs nombreux jeunes religieux, Reinbrecht nous dit, dès qu'il fut seul avec nous : « Ces religieux sont très bons, car ils ne pensent qu'aux pauvres et aux enfants; les religieux catholiques ne font que du bien et ne songent pas à la politique ». Quelques moments plus tôt, exprimant au supérieur du Placet son admiration pour le désintéressement des religieux catholiques, il avait ajouté, cédant un instant au préjugé protestant : « Cependant les Jésuites font exception : ceux-là s'occupent de politique; ce qui n'empêchera pas, vous le verrez, leur rentrée en Allemagne après la guerre ». Nous lui laissâmes ignorer que nous-même nous appartenions à cet ordre, si mal réputé au-delà du Rhin. (L).

* * *

(1) Voir la Revue des 4 et 11 juillet 1930.

(2) Le trésor des Bénédictins, recueilli par les modestes Frères des Ecoles chrétiennes, comprenait les vases sacrés, le tabernacle, l'aigle du chœur, les riches objets des autels, la chapelle de l'abbé (vases sacrés, mitres, crosse, etc.), les reliquaires, etc. La splendeur du service de la maison de Dieu a toujours été aimée de l'ordre de Saint-Benoît. Comme nous félicitions l'oberleutnant du service éminent qu'il venait de rendre à ce grand ordre et que nous lui parlions de la satisfaction qu'éprouveraient à Rome le chef de cet ordre et le Souverain Pontife, lorsque sans doute ils apprendraient que cette magnifique abbaye avait été préservée des flammes et du pillage, il accepta nos félicitations, comme il avait accepté celles du supérieur des Frères, et nous dit : « J'aimerais qu'à Rome le Souverain Pontife vint à apprendre ces choses et même qu'une décoration romaine en fut la récompense; ma famille en serait honorée pour toujours. » Puis, il ajouta : « Ce ne sera point Pie X, qui viendra à apprendre ces choses », et il nous annonça que Pie X était mort le 20 août; séparés du reste du monde par un mur de fer et de feu, nous ignorions jusqu'à ce moment la mort du chef de l'Eglise; le surlendemain, il nous lut dans une « Zeitung » protestante un éloge du pape défunt et quelques lignes sur les travaux du Conclave, où les voix allaient se réunir sur le cardinal della Chiesa.

Nous avons raconté plus haut que deux religieux du Mont-César, dom Lambert Baudouin, prêtre, et le frère Landoald De Waeghe, portier de l'abbaye, s'étaient, le jeudi 27, séparés de la communauté en route pour l'Allemagne et que descendus du train à Waremme, ils y avaient été retenus jusqu'au 31, jour où ils reçurent un laissez-passer pour Louvain, et la permission de s'en servir le lendemain 1^{er} septembre.

Ce jour-là donc, au matin, ils partaient pour Louvain et y arrivaient le soir vers 9 heures. Ils ignoraient encore que le monastère était sauvé, et qu'il était habité par le lieutenant Reinbrecht et sa compagnie.

* * *

Dom Baudouin raconte brièvement leur arrivée en ces termes (B):

« Ignorant la défense de circuler en ville à partir de 8 heures du soir, nos confrères quittèrent la gare et se dirigèrent vers le Mont-César, sans savoir même s'il existait encore. Au canal, ils furent accostés par des uhlans qui les laissèrent passer après explications, mais ne leur dissimulèrent cependant pas le danger qu'il y avait à continuer leur route. Ils arrivèrent ainsi à la porte extérieure de l'abbaye, gardée par quatre soldats qui les menèrent à l'officier lieutenant Reinbrecht. Celui-ci les reçut fort sévèrement, il leur fit enlever tous leurs vêtements sauf la chemise, pour les fouiller avec soin, et subir un interrogatoire très dur et minutieux; il chargea successivement un peloton de soldats d'amener le concierge Pierre Dupaix et le supérieur des Frères des Ecoles chrétiennes, le Fr. Visiteur Médard, pour identifier les deux Bénédictins. (C'était ce Fr. Médard à qui il avait confié le trésor.) Après quoi, changeant de ton, il leur déclara qu'il était le plus grand bienfaiteur de l'abbaye, car c'était grâce à lui que l'ordre formel d'incendier le monastère n'avait pas été exécuté. Dès ce moment le lieutenant Reinbrecht montra à l'égard de nos deux confrères la plus grande estime; il les invita régulièrement à sa table, honneur qu'il faisait rarement à ses officiers et grâce à la forte discipline qu'il avait inculquée à ses soldats, leur fit respecter l'abbaye et tout ce qu'elle contenait. »

* * *

Reinbrecht et dom Lambert devinrent bien vite des amis et le lieutenant, comme on le verra plus loin, décrivait à sa famille les rapports qu'il avait avec le Bénédictin. Il montrait à celui-ci une réelle confiance comme le prouve encore la citation suivante (B) :

« Le lieutenant Reinbrecht, qui ne professait aucune religion, disait avoir été surtout touché par le caractère religieux et artistique de notre abbaye, le souci humanitaire qui avait fait dresser des lits dans le cloître, et la pensée généreuse qui avait poussé le Père infirmier, dom Michel, à mettre en dé fiance par une pancarte les envahisseurs de l'abbaye abandonnée, contre les poisons de sa pharmacie. Il professait pour l'organisation et l'unité de l'Eglise catholique une profonde admiration. « Luther, disait-il souvent, est un criminel, je ne m'occupe pas de la question dogmatique; tout ce que, je sais, c'est qu'il a divisé. »

« Il annonça solennellement à ses troupes l'élection de N. S. P. le pape Benoît XV. »

* * *

Reinbrecht et dom Lambert passèrent ensemble trois jours (2, 3 et 4 septembre) au courant desquels Reinbrecht acheva de rédiger et de dicter un rapport qu'il voulait, disait-il, faire parvenir très haut, et dans lequel il racontait de son côté ce que nous savons déjà en partie par le mémoire Van Bergen et la brochure Lefebvre. La confirmation de ces récits et les appréciations du lieutenant Reinbrecht sur les événements du 20 août et des jours suivants, sont une révélation de son caractère et de sa personnalité qui est profondément émouvante. Elle prend une importance d'autant plus grande que c'est en quelque sorte son testament. En effet, quand il quitta le Mont-César, il donna au P. Lambert ce manuscrit signé de lui et les deux *Meldekarte* auxquelles il renvoie lui-même dans son rapport. Les originaux sont aux archives du Mont-César (1). Nous les avons devant nous, en écrivant ces lignes. Voici la traduction du rapport.

(1) Ce manuscrit (ainsi que les deux « Meldekarte ») était destiné au Père Lefebvre qui les reçut, en effet, par les soins de dom Lambert. Après en avoir fait prendre des clichés photographiques, le Père Lefebvre fit remettre ces précieux documents originaux au supérieur du Placet qui, à son tour, en fit hommage au Père Abbé du Mont-César, à son retour d'Allemagne.

On remarquera vers la fin l'erreur commise par le lieutenant : le « *bénédictin Balduin* » est dom Lambert Baudouin (Baudouin est le nom de famille) et le *frater aus Maria Laach*, est le frère Landoald De Waeghe, portier du Mont-César depuis la fondation et encore aujourd'hui.

Rapport de l'Oberleutnant Reinbrecht.

« Le samedi 29 août, à midi, la 3^e compagnie du 53^e régiment d'infanterie de la landwehr se rendit à la gare de Louvain pour y recevoir un ordre spécial. A son arrivée, l'adjudant du régiment appela le chef de la compagnie et les *feldwebel*-lieutenants, et leur déclara ce qui suit : « La compagnie a ordre d'incendier le couvent du Mont-César et le fera de la façon que voici. On a tiré du couvent sur les troupes allemandes. Vous approchez du couvent avec la compagnie et avec un détachement de pionniers. Un ecclésiastique belge vous sera donné comme interprète. Dès que vous serez au couvent, vous inviterez les moines à livrer toutes leurs armes dans le délai d'une demi-heure ou à vous indiquer le lieu où ces armes sont déposées. Aussitôt après, les moines auront à quitter le couvent. Si un moine est trouvé encore en possession d'une arme, il sera fusillé sur-le-champ. La demi-heure étant écoulée, vous céderez à la visite très exacte de toutes les places; en suite de quoi; vous mettez le feu au couvent, en punition de ce qu'on a tiré de là sur les troupes allemandes. Si la porte du couvent ne s'ouvre point à votre sommation, vous ordonnerez à l'officier des pionniers de faire sauter la porte principale. »

« L'oberleutnant Reinbrecht répéta mot à mot l'ordre reçu et demanda s'il faudrait incendier le couvent, dans le cas où il ne s'y trouverait point d'armes. L'adjudant du régiment répondit : « Dans tous les cas. »

« Environ une demi-heure plus tard, au moment où la compagnie allait partir, M. le commandant du régiment apparut, accompagné de l'adjudant, et renouvela l'ordre ci-dessus à l'oberleutnant Reinbrecht. Celui-ci répéta de nouveau l'ordre et demanda au commandant du régiment, de la façon la plus particulière, si le couvent devrait être incendié alors même qu'on n'y découvrirait point d'armes. Le commandant du régiment répondit : « Même en ce cas. »

« La compagnie se mit en marche, guidée par un ecclésiastique belge et accompagnée du détachement de pionniers. Arrivé au couvent, l'oberleutnant Reinbrecht, ayant à ses côtés un clairon et l'ecclésiastique, fit par trois fois et à très haute voix devant la porte principale et devant la porte de l'église la sommation d'ouvrir. On crut entendre des pas à l'intérieur : l'ecclésiastique belge attira l'attention sur ce point, mais personne ne parut. Une demi-heure s'étant écoulée, l'oberleutnant Reinbrecht fit de nouveau devant la porte principale et devant la porte de l'église la sommation de sortir.

« Comme personne ne paraissait, il se conforma aux ordres reçus et fit faire sauter par les pionniers la porte principale. Il pénétra ensuite dans le couvent avec une partie de la compagnie, ouvrant avec précaution la porte de chacune des places et inspectant chaque armoire, afin d'y découvrir des armes. En même temps, en vue de faciliter l'incendie on ouvrait portes et fenêtres et on réunissait les chaises en tas. Cette visite dura cinq heures.

« L'oberleutnant Reinbrecht se convainquit qu'il n'y avait pas le moindre motif de laisser planer quelque soupçon sur les moines; bien plus, il constata que le couvent tout entier n'était destiné qu'à rendre des services au prochain. Il regrettait vivement de n'y rencontrer personne.

« Au deuxième étage, on remarqua une table portant un certain nombre de bouteilles, sur lesquelles se détachait une feuille de papier avec ces mots : « N'y point toucher, poison pour préparer les médicaments des malades. » L'oberleutnant Reinbrecht se dit : Les habitants de ce couvent ne peuvent être nos ennemis. Il résolut de sauver au moins ce qui pouvait constituer le trésor le plus précieux pour l'ordre des Bénédictins; car il eût regardé comme une barbarie la destruction de ces choses par l'incendie. Un inventaire fut dressé et les objets les plus précieux furent déposés en dehors.

« La visite terminée, l'oberleutnant Reinbrecht se fit cette réflexion : il est impossible qu'il entre dans les intentions de la direction militaire allemande qu'un monastère aussi magnifique et destiné uniquement au service charitable du prochain, soit basement livré aux flammes, d'autant plus qu'il appartient à l'ordre Bénédictin, dont l'action extrêmement bienfaisante en Allemagne n'est bien connue. Il envoya au commandant de la place une ordonnance porteuse d'un rapport ci-joint : voyez la *Meldekarte* I. Il recommanda soigneuse-

ment à l'ordonnance de raconter très complètement au commandant de place ce que l'on avait vu et constaté dans le couvent. Le commandant de place, en conséquence de ce rapport, écrivit sur la Meldekarte I que le couvent ne serait pas incendié.

» L'oberleutnant Reinbrecht fit alors reporter dans l'église et la sacristie les objets précieux et les fit garder par un poste de sous-officiers. Quand il reçut, le soir même, l'ordre de quitter le couvent, il fit savoir au commandant de place que le couvent et ce qu'il contenait de précieux, resteraient à la merci du premier brigand venu; voyez la Meldekarte II. Le commandant de place décida que la compagnie resterait dans le couvent, afin de protéger la voie d'étape.

L'oberleutnant Reinbrecht, songeant qu'il devait se tenir prêt constamment à quitter Louvain avec son régiment, remit les trésors à l'Abbé des Frères des Ecoles au couvent du Placet : il n'eût point été facile de trouver des prêtres qui pussent accepter ce dépôt. Les trésors furent transportés sur un chariot en trois voyages : une garde militaire, à laquelle s'adjoignit l'oberleutnant Reinbrecht, accompagnait. On dressa un inventaire exact.

» Au soir du premier septembre, vers 10 heures, arrivèrent soudainement le Père bénédictin Balduin et un Frère, de Maria-Laach, à la grande joie de l'oberleutnant Reinbrecht, délivré de l'embaras de choisir un gardien à qui il confierait le couvent en cas de départ précipité.

» (s.) Reinbrecht,

» Oberleutnant de landwehr

» et chef de compagnie de la 3^e compagnie

» du 53^e régiment de la landwehr.

» (cachet) S. B. Ldw. Inf. R. 53, 3 Komp. »

Le 4 septembre au soir Reinbrecht et sa compagnie reçurent l'ordre de partir au front.

Le P. Lefebvre raconte ainsi sa dernière entrevue avec le lieutenant (L) :

« Le samedi, 5 septembre, dès 8 heures du matin, comme nous nous rendions au Mont-César sur la demande de Reinbrecht, ainsi que nous l'avions fait plus d'une fois déjà, nous trouvâmes cette fois les soldats de la landwehr achevant les apprêts du départ. Reinbrecht était debout près de son cheval sellé. Il nous annonça l'ordre, venu la veille au soir, de partir pour la grande bataille qui se livrait en France : « Maintenant, nous dit-il, nous marchons enfin à l'ennemi ». Le Belge n'était donc pas à ses yeux l'ennemi ? Il dicta rapidement en notre présence à un sous-officier quelques lignes encore du rapport qu'on vient de lire : « Dans quelques instants, nous dit-il, ceci sera »

achevé et je vous le ferai aussitôt parvenir au Placet, avec les deux » Meldekarte — et celles-ci, ajouta-t-il, sont extrêmement importantes ». Nous échangeâmes quelques paroles encore, les dernières. » Prêtre et religieux, nous éprouvions en présence de cet homme, en même temps qu'une légitime répulsion pour un ennemi de notre patrie, une admiration et une reconnaissance sincères. Droit et généreux, n'avait-il pas préservé du feu, auquel elle était condamnée, et du pillage probable cette grande abbaye abandonnée; veillé, en recourant à un prêtre belge, aux besoins spirituels des soldats catholiques de sa compagnie; maintenu en toute sa troupe, dont près des deux tiers étaient protestants, comme lui, le respect de ce monastère catholique et une discipline sévère au travers de ces jours de désordres et de crimes. »

De son côté, dom Lambert écrit à sa façon sobre et claire (B) :

« Le samedi 5 septembre, au moment de quitter l'abbaye, le lieutenant Reinbrecht fit bénir solennellement ses troupes par dom Lambert, à qui, pour la circonstance, il aurait voulu faire coiffer la mitre, et il remit 40 marks pour les pauvres.

» Il se rendait à Valenciennes, heureux et fier d'avoir sauvé le Mont-César, plein du regret de ne pouvoir assister au retour des moines, et de l'espoir de revenir après la guerre. La seule marque de gratitude qu'il désirait, fut d'obtenir par notre intermédiaire une décoration pontificale. »

Ce fut ainsi que le premier lieutenant Gustave Reinbrecht, docteur en droit de l'Université de Bonn, quitta pour toujours l'abbaye qu'il avait sauvée et qu'il espérait voir un jour, si la guerre l'épargnait. Il était de Ermsleden dans le Harz. Il ne devait plus revoir non plus sa patrie.

Donnons encore une fois la parole au Père Lefebvre (L).

« Le 2 octobre, deux soldats de la compagnie de l'oberleutnant Reinbrecht traversèrent Louvain et vinrent saluer le Mont-César. Ils revenaient de l'Allemagne, où ils avaient reconduit des blessés de la bataille de la Marne, « bataille effroyable — dirent-ils à leurs camarades du Mont-César, — et qui fut de suite désespérée : nous nous heurtions là à une muraille de fer, contre laquelle jusqu'à » la fin de la guerre nous nous buterons toujours en vain ».

» Ils leur firent le récit que voici. De Louvain, Reinbrecht et sa compagnie avaient été dirigés sur Valenciennes et de là sur Amiens, puis avaient marché au feu derrière Noyon. Il y eut pour eux trois jours de combat. Le troisième jour fut terrible. Près de 150 des 240 soldats de Reinbrecht furent tués ou blessés. Reinbrecht, qui dirigeait l'attaque d'une position ennemie, — à Vassens, près de Compiègne, — fut atteint de deux blessures graves, sans cependant abandonner son poste. Un troisième coup le renversa par terre. Transporté mourant aux ambulances, il eut une nuit d'agonie. L'agonie fut un continu délire, non point d'effrayante agitation, mais paisible, et durant ce délire quelques mots, toujours les mêmes, ne cessaient de se presser sur ses lèvres : « Le Mont-César, l'abbaye, les moines, les » religieux... » On eût dit une longue, suprême et pacifiante vision, qui se termina, ici-bas, dans la nuit du 20 au 21 septembre (1). » (L)

* * *

Et dom Baudouin qui le considérait vraiment comme un ami, écrit avec une émotion qui perce sous sa brièveté :

« Nous avons tous la confiance que sa droiture naturelle et sa chevaleresque générosité vis-à-vis des moines auront valu au moribond la connaissance et l'amour de la vérité.

» Lux aeterna luceat ei Domini cum sanctis tuis...

» Seigneur que votre lumière éternelle luise sur lui avec vos élus. »

* * *

Après le départ de Reinbrecht, le Mont-César fut constamment pourvu d'une garnison allemande jusqu'au 8 décembre, date à laquelle il se retrouva entièrement rendu aux moines. Ceux-ci, d'ailleurs, y avaient repris la vie conventuelle dès le 20 octobre.

* * *

Sur l'enveloppe de son rapport et des deux cartes qui l'accompagnaient, Reinbrecht avait écrit : « Die Rettung des Klosters ». Le Sauvetage du monastère.

Nous avons réuni ici les écrits qui permettent de se rendre un compte exact de ce « sauvetage » et de ce qui s'est passé le 29 août 1914 et les jours suivants à l'abbaye du Mont-César.

PLUS TARD

Au début de février 1929, le Révérend Abbé du Mont-César reçut la touchante lettre qui suit. Elle est écrite tout entière en français.

Aussitôt après l'avoir lue, le Père Abbé se résolut à y faire donner suite, mais il désira auparavant avoir des renseignements complémentaires, et il fit écrire à l'abbaye de Maria-Laach pour les obtenir. Les renseignements tardant un peu, une nouvelle lettre d'Allemagne arriva. Elle est datée, comme on va le voir du 1^{er} mars, mais le timbre de la poste porte le cachet du 3 mars. Cette lettre est aussi écrite en français. Ceci s'explique par la remarque finale du Fr. Théodore, qui a vécu cinq ans dans le couvent du Jesu-Placet de Louvain. Avant de reproduire, les deux lettres, nous désirons exprimer la reconnaissance des moines du Mont-César vis-à-vis de ces deux nobles hommes de cœur, M. Höber et le Fr. Théodore, qui, l'un protestant et l'autre religieux catholique, n'ont pas hésité à recourir, sans s'être concertés, aux sentiments de religion et de reconnaissance des Bénédictins, certains d'avance que leur appel serait entendu.

(1) L'oberleutnant Reinbrecht fut enterré non loin des ambulances, dans ce qui avait été le jardin de l'école du petit village d'Audignicourt. Ses soldats lui élevèrent, avant de s'éloigner, un modeste monument funéraire.

« Ballenstedt (Harz), le 3/2 1929.

« Très Révérend et Vénéré Monsieur,

« Daigne Votre Révérence excuser le soussigné qui prend très respectueusement la liberté de vous importuner par la présente.

« Je me nomme Hober, secrétaire du tribunal, retraité à Bernburg, en vacances ici à Ballenstedt.

« Ma femme est Belge, originaire de Verviers et a une bonne amie dans l'endroit où je me trouve.

« Cette amie est Madame C. Eiselt, née Reinbrecht. La famille Reinbrecht, détenteur d'une pharmacie et (homoeopathe « Sanator ») a été complètement ruinée par l'inflation. Le père est décédé il y a deux ans dans la misère la plus complète. Il a perdu ses fils à la guerre en 1914.

« Un de ces fils, le premier lieutenant Gustave Reinbrecht, a sauvé en 1914 votre abbaye du Mont-César et ses biens de la destruction.

« Nous en avons ici plusieurs témoignages provenant de la succession du père Reinbrecht.

« 1^o Veuillez excuser la demande que je vous adresse en conséquence avec tout mon respect : Ne pourrait-on faire quelque petite chose pour la sœur de feu l'oberlieutenant Gustave Reinbrecht, dame âgée de 50 ans, occupant une petite mansarde et qui doit se sustenter de la façon la plus précaire sans aucun soutien de qui que ce soit ?

« 2^o Ne pourrait-on accorder à cette dame un modeste prêt, au taux légal, qu'elle pourrait par exemple amortir en dix ans. De la sorte, elle pourrait mettre tout au moins une base quelque peu assurée à son existence.

« Si le frère était en vie, elle aurait eu un soutien et n'aurait pas manqué de faire cette bonne œuvre de désintéressement et si agréable à Dieu.

« A propos, de ceci j'ajoute qu'un Révérend Frère Léon (?) de la maison mère des Frères des Ecoles du couvent de Maria-Haus a demandé à cette dame dans la misère un portrait en officier du sauteur de votre abbaye. Elle lui a adressé un portrait et plusieurs autres choses.

« Pour finir, permettez-moi de vous signaler que Madame C. Eiselt ne sait rien de ma présente lettre. C'est moi seul qui ai pris l'initiative de vous exposer la situation de famille et le sort très angoissant de Madame Eiselt avec la respectueuse demande de secours.

« Les meilleurs remerciements et mille « Dieu vous le rende » sont assurés à votre Révérence.

« De Votre Révérence

« Le très respectueux serviteur,
« Ernest Hober.

« A partir du 9 février je suis de retour à Bernburg : Louisenstrasse, 27 (Anhalt-Bernburg). L'adresse de M^{me} G. Eiselt-Reinbrecht est : Ballenstedt (Harz), Friedrichstrasse, 22. »

« Ballenstedt, le 1. 3. 29.

« Révérendissime Père Abbé,

« Vous serez certes bien étonné en lisant ces quelques lignes. Par mes fonctions, chargé depuis 6 ans de l'Œuvre des vocations de la province allemande des Frères des Ecoles chrétiennes, il s'est fait que le bon Dieu m'a conduit à Ballenstedt. C'est ici que demeure la sœur du lieutenant Gustave Reinbrecht qui, en 1914, a établi un lazaret dans votre vénérable abbaye. Vous ne savez que trop bien que cet officier avait ordre d'incendier votre beau et grand couvent. C'est au cœur noble et chrétien de G. Reinbrecht, que vous devez la conservation de votre abbaye. Je viens de lire dans la correspondance de G. R. combien les deux Pères de l'abbaye qui ayant reçu le mal du pays au cours de la suite se sont réjouis en retrouvant leur couvent en sûreté sous la garde de ce brave officier.

« Ici habite sa sœur, Madame Gertrude Eiselt, qui jadis avait une bonne fortune et qui maintenant par suite de l'inflation est pauvre, vraiment pauvre — j'ai pu m'en assurer. Elle vit péniblement du travail de ses mains. Son jeune fils unique malade ne peut presque rien faire pour sa mère.

« Il me semble que votre abbaye a là une dette de reconnaissance à remplir. Le bienfait de la conservation de vos bâtiments... ne vous oblige-t-il pas par devoir de religion de faire quelque chose pour la sœur de celui à qui vous devez tant ? Je fais appel aux sentiments inspirés par notre sainte religion pour vous supplier de venir en aide à cette dame en détresse. Ne pourriez-vous pas envoyer chaque mois, chaque trimestre, quelque chose à Monsieur le Vicaire, qui a la pastorisation de 300 âmes catholiques dans cette petite ville de 6,800 habi-

tants ? Celui-ci le transmettra volontiers à Madame Eiselt. Il est préférable que l'aumône passe par la main de ce bon prêtre. Herr Pfarrvikar Eckert reste à Ballenstedt-am-Harz, Schulstrasse 15.

Votre abbaye m'est bien connue; j'ai fait mon noviciat et scholasticat à Jésus-Placet de 1898-1903.

« Espérant que mon appel trouve un cœur bon et compatissant, je reste

« Révérendissime Père Abbé,
« Votre très humble serviteur,
« Fr. Théodore
« Maria-Tann b/Villingen-Baden. »

* * *

Dès que cette dernière lettre fut arrivée, on n'attendit plus les renseignements demandés à Maria-Laach, et le 8 mars le Prieur du Mont-César répondit au Fr. Théodore qu'il allait aussitôt envoyer à M. le Vicaire Eckert à Ballenstedt la première moitié de la somme de 1,000 marks que le Père Abbé était heureux d'offrir à M^{me} Eiselt, en souvenir de son frère Gustave Reinbrecht. Et le 12 de ce même mois, une lettre et un chèque de 500 marks parurent à l'adresse du vicaire, avec prière de remettre la somme à son destinataire. Ce qui fut fait.

Le 15 mars, M^{me} Eiselt remerciait le Père Abbé, et le 17, le Fr. Théodore le faisait à son tour. Le 18, M. le Vicaire en faisait autant.

Nous donnons ci-dessous des extraits de ces lettres.

* * *

Le Prieur du Mont-César au Fr. Théodore.

« 8 mars 1929.

« Cher Fr. Th.,

« Nous avons reçu, il y a quelques semaines, une lettre de M. Ernest Hober nous faisant connaître la situation de Mad. G. Eiselt-Reinbrecht... nous avons cru bien faire de demander des renseignements que nous attendons encore... quand nous avons reçu votre lettre. (Nous avons trouvé la recommandation plus que suffisante.

« Le R^{me} Abbé me charge de vous dire que ce lui est une joie de pouvoir témoigner sa reconnaissance envers le lieutenant G. Reinbrecht en secourant sa sœur.

« La guerre nous a fait subir à nous aussi bien des pertes, de sorte qu'il ne nous est pas possible d'accorder à (cette personne) tout l'(aide) que nous souhaiterions.

« Veuillez s. v. p. faire savoir la chose à M. le Vicaire. »

Ce brouillon au crayon est incomplet et quelques mots sont illisibles; nous les avons remplacés entre parenthèses. Le sens d'ailleurs est clair : l'abbé du Mont-César éprouve de la joie à témoigner de sa reconnaissance, et du regret de ne pouvoir le faire plus largement.

Cette lettre fut écrite par le Prieur, comme aussi la suivante, dont nous ne possédons non plus que le brouillon.

« Rd M. le Vicaire,

« Veuillez trouver ci-joint un chèque de cinq cents marks, dont je vous prie de bien vouloir remettre le montant à M^{me} Gertrude Eiselt-Reinbrecht, Friedrichstrasse, 22 (1), Ballenstedt (Harz), que j'ai appris être dans le besoin. L'an prochain, nous enverrons encore une fois cinq cents marks (complément d'un secours) de 1,000 Mk en reconnaissance de ce que (fut en) 1914 pour notre monastère le lieutenant Reinbrecht. »

Cette lettre était accompagnée du chèque en question, dont le talon est timbré du 12 mars 1929.

Dès le 15 du même mois, M^{me} Gertrude Eiselt-Reinbrecht écrivait au Révérend Abbé du Mont-César une lettre en allemand dont nous ne traduirons que quelques lignes, voulant montrer ici les sentiments élevés, dignes de ceux de son frère, exprimés par cette Dame.

« Ballenstedt, dans le Harz, 15-3-1929.

« Très Révérend Seigneur,

« Veuillez accepter mes plus profonds remerciements pour l'envoi de 500 Mk. par l'intermédiaire de M. le vicaire Egert. Qu'un Dieu daigne vous en récompenser... Si souvent j'ai remarqué qu'une main

invisible est sur moi, me conduit et me protège. Ce doit être l'esprit de mon cher frère et la bénédiction de mon père... J'irai demain à son tombeau. « Lui » aussi vous tend la main et vous remercie en esprit pour votre bonté.

» Encore une fois, révérendissime Seigneur, qu'un Dieu vous récompense.

» Avec ma reconnaissance la plus profonde et ma plus grande estime

» (s.) Gertrude Eiselt-Reinbrecht. »

* * *

Le Fr. Théodore, lui, instrument principal avec M. Höber, de l'acte de reconnaissance de l'abbaye du Mont-César envers la famille Reinbrecht, écrit en français au P. Prieur. Il commence par une allusion à la devise bénédictine : Pax.

» Kloster Maria-Tann

» Mutterhaus

» der Christlichen Schulbrüder

» z. zt. Munster i Westf. den 17. 3. 1929.

» Révérend Père Prieur,

» Oui, paix à cette maison et à tous ceux qui y habitent.

» Je viens de recevoir ici votre aimable lettre du 7-3. Elle a réjoui mon cœur. A vous et à tous vos confrères ainsi qu'à moi je souhaiterais volontiers de voir la joie de Madame Eiselt, quand elle apprend la nouvelle... Je m'empresse d'écrire à Ballenstedt dans votre sens, sans oublier d'y ajouter une solide exhortation religieuse. Madame Eiselt s'entretient volontiers de choses religieuses. J'ai eu l'occasion de converser longuement avec Monsieur Höber, qui, lui, avait écrit à l'insu de Madame Eiselt. Ce vénérable vieillard de 78 ans était jadis secrétaire au tribunal correctionnel. Quelle joie ce sera aussi pour lui, qui vient à peu près tous les mois habiter quelques jours chez Madame Eiselt, afin de lui faire gagner quelque argent : il est seul au monde, ayant perdu femme et enfants par la mort. Je pense encore avec plaisir au soin que cet homme a eu pour moi. Lui, quoique protestant, m'a conduit à l'église catholique et était là fier de prendre place à côté de moi.

» Mon souhait est : que Dieu vous le rende au centuple.

» Tout à Vous en N.-S.,

» Fr. Théodor. »

Cette unité dans l'amour du Christ n'est-elle pas touchante? Et enfin, voici la traduction de la lettre du vicaire :

» Ballenstedt, le 18 mars 1929.

» Révérendissime Père Abbé,

» J'accuse réception à votre Révérence de la lettre du 12 mars 1929 et d'un chèque de 500 marks. C'est avec grand plaisir que j'ai servi d'intermédiaire pour remettre cette somme à Madame Eiselt-Reinbrecht. Sa joie fut sans bornes, quand je lui apportai la bonne nouvelle. Elle voit en tout ceci une disposition de la Providence. Pour moi, ce fut une joie toute spéciale de constater que sans tenir compte de la différence de religion et de nationalité, vous ayez, en souvenir du noble acte d'un officier allemand, accordé ce secours d'une charité chrétienne, à sa sœur actuellement fort dans le besoin.

» Je vous remercie donc aussi, et je me mets volontiers à votre disposition pour l'avenir en cette affaire.

» Avec l'assurance, etc...

» (s.) Egert, vicaire. »

* * *

Si nos lecteurs veulent bien relire les deux articles de journaux qui servent de préface à cette notice, ils en corrigeront eux-mêmes les erreurs de diverses sortes à la lumière des faits que nous avons mis simplement sous leurs yeux. Nous ne nous arrêterons pas à les faire ressortir. Mais nous voulons seulement relever une phrase du journal de Ballenstedt : « Le lieutenant Reinbrecht, qui faisait partie des troupes traversant la Belgique, fut chargé de faire sauter à Louvain le monastère bénédictin du Mont-César, parce que, prétendument, des francs-tireurs auraient tiré de l'abbaye. Comme il ne voulait pas ajouter foi au seul témoignage d'un « feldwebel », Reinbrecht s'assura personnellement de la réalité des faits... »

D'après cela, il semblerait que les « francs-tireurs » du Mont-César seraient les enfants de l'imagination d'un feldwebel! Par conséquent, les ordres donnés à Reinbrecht et au Fr. Césaire Van

Bergen par l'Etat-Major, et répétés plusieurs fois, d'incendier une abbaye, dont le major von Manteuffel ne connaissait même pas l'emplacement le samedi 29 août à 9 h. 1/2 du matin, dépendaient de la dénonciation d'un homme quelconque, qui était peut-être de bonne foi!

Reinbrecht, lui, fut de bon sens; il fut honnête et humain. Il comprenait aussi que l'honneur de son pays qu'il aimait, ne gagnerait rien à des massacres et à des incendies injustifiés.

Pretons encore ces quelques lignes dans la brochure du R. P. Lefevre. Il raconte une conversation avec le lieutenant Reinbrecht :

« (L) C'est un crime, dit celui-ci, d'ordonner l'incendie d'un monastère, surtout d'une aussi magnifique abbaye. C'est un crime surtout d'ordonner, comme on me l'a ordonné deux et même trois fois, d'incendier l'abbaye en tout cas, même dans le cas où je n'y aurais pas touché l'ombre d'une arme. Le rapport que je dicte doit aller très haut; notre Empereur ne veut pas les incendies de monastères. Tout ceci est un crime, et mérite d'être puni. Ce rapport, je vous le donnerai à vous-même à mon départ et vous en ferez l'usage que vous jugerez utile : car je puis être frappé à la guerre, mais cet écrit doit rester.

» Du reste, — ajoutait-il, en contemplant avec nous des fenêtres de l'abbaye du Mont-César, les ruines fumantes de la ville et surtout celles de l'Université, — tout ce que nous voyons-là, est pour nous une tache : c'est une honte pour l'Allemagne. »

C'est un honneur pour les Allemands d'avoir empêché un crime de plus. Mais s'il y avait eu beaucoup plus de lieutenants Reinbrecht et de majors von Manteuffel, et moins de « feldwebels illusionnés », n'y aurait-il pas eu beaucoup moins de massacres, d'incendies et de « francs-tireurs » imaginaires?

Voyez comme la « psychose du franc-tireur » avait atteint les hommes de la troupe de Reinbrecht : ils ont craint de dormir dans le monastère qui pourrait être miné?... Ils voient un trou d'aération de la cave, et ils le bouchent soigneusement avec des planches; ils avaient pourtant bien exploré la cave! Mais s'il y a un chef de sang-froid pour les calmer, un officier de bon sens pour les apaiser, ils redeviennent des hommes, et ils s'entendent avec les moines rentrés chez eux, et qu'on a d'ailleurs rigoureusement fouillés dans la crainte qu'eux aussi ne soient des francs-tireurs! Certes, si les officiers n'avaient eux-mêmes souvent perdu le sang-froid et quelquefois le bon sens, beaucoup de maux auraient été évités et beaucoup de sang qui a coulé aurait été épargné.

Nous voudrions que l'histoire du Mont-César, en même temps qu'un hommage rendu à Reinbrecht, soit un gage de notre sincère désir de la paix, mais d'une paix assise sur la Justice et la Vérité.

Elle n'est pas impossible, elle est désirable, nous souhaitons qu'elle se rapproche.

DOM NORBERT NIEUWLAND, O. S. B.,
de l'Abbaye de Maredsous.

Un ordre des banques...

Enfin, les journaux nous apprennent du neuf! Pas au sujet des Indes, car on estime impolitique de nous en dire quoi que ce soit d'important; encore moins à propos d'un endroit plus rapproché et qui a nom : Europe, car on ne peut s'attendre à ce que les journaux en sachent grand-chose; et certainement pas à propos des Etats-Unis, car il est jugé trop dangereux d'en dire la vérité. Le neuf, c'est le manifeste des banquiers (1). Quatre porte-parole des *Big Five* (les cinq grands organismes bancaires), et quelques directeurs de la Banque d'Angleterre, se sont prononcés en faveur de droits de douane sur tous les produits étrangers importés.

Nous voilà à un moment intéressant de notre histoire et au sujet duquel il y aurait bien des choses à dire : par exemple, que c'est la

(1) Manifeste dont le *Morning Post* affirme qu'il est « un événement comparable à la grande guerre et capable d'exercer une influence sur toute une génération ». (N. d. l. r.)

première fois que le pouvoir bancaire se manifeste et s'affirme publiquement, ce qui est toujours un moment critique dans le développement de toute nouvelle puissance de gouvernement. Mais le plus intéressant à commenter est la raison du manifeste.

Le monopole bancaire ne s'est pas déclaré partisan de l'ineptie insigne appelée « Empire free trade ». Les banquiers comptent parmi les hommes les mieux formés et les plus avertis de notre société anglaise et ils ne parleraient pas plus de vieilleries de cette espèce que les professeurs de latin de nos universités ne parleraient de *bonus vinum*. Mais ils se sont prononcés en faveur d'un tarif sur les produits alimentaires importés. Et les motifs de leur décision apparaîtront évidents à quiconque connaît l'histoire réelle des dix dernières années (une histoire qui, contrairement à celle des meurtres ou des sports, ne s'imprime pas).

Pendant la hausse artificielle des prix agricoles après la guerre, due aux conditions tout à fait anormales du moment, des riches propriétaires fonciers suivirent les avis de leurs conseillers experts et mirent en vente leurs fermes. Les fermiers — qui chez nous, en Angleterre, sont pour la plupart de petites gens — furent assez fous pour les acheter. Mais, étant donné que la masse des Anglais ont perdu leur propriété par le fait de la révolution industrielle, les fermiers n'avaient pas de quoi payer. Ils durent donc emprunter pour ce faire, c'est-à-dire qu'ils payèrent avec de l'argent prêté par les banques. Après ce grand changement agraire, les véritables propriétaires du sol anglais se trouvèrent donc être les banques.

Pendant quelque temps, l'intérêt sur les prêts fut régulièrement payé. Mais la situation ne fit que s'aggraver et les déplorables expériences de l'année dernière ont fait déborder la coupe. Sur la mesure dans laquelle il est devenu difficile de percevoir le tribut bancaire ces derniers temps, nous ne sommes évidemment pas renseignés. De nos jours, tout ce qui est important est tenu secret. Le secret constitue l'essence même de la ploutocratie dans laquelle nous vivons. Mais il était clair, pour tout observateur, et depuis un bon moment, qu'une crise s'annonçait inévitable; et il faut croire qu'elle est venue plus tôt que les banques elles-mêmes ne l'attendaient.

Ceux dans le jugement desquels j'ai difficilement confiance pensaient que l'effort pourrait durer autant que les neuf ou dix années pendant lesquels l'agonie a été retardée.

La situation est curieusement parallèle à l'ancienne situation irlandaise, quand les marchands d'argent, bien moins puissants alors que de nos jours et pas encore organisés en monopole comme maintenant, détenaient, par hypothèque, la terre irlandaise et ne pouvaient pas faire payer les intérêts par les fermiers irlandais qui s'opposaient au tribut.

Nous savons ce que devint le cas irlandais. Il sera intéressant d'observer ce qui adviendra dans le cas qui nous occupe.

Une chose arrivera certainement : un conflit entre la puissance réelle des banquiers et la puissance jusqu'à présent nominale de l'électeur. Peut-être les banques n'y ont-elles pas réfléchi encore — elles ont, de toute évidence, agi à la hâte et comme prises de panique, et elles ignorent tout de la terre — mais elles trouveront vite, si elles ne le savent déjà, que rien ne peut restaurer la culture anglaise si ce n'est d'importants subsides ou une hausse considérable des produits alimentaires par un tarif douanier. Elles se sont décidées pour une hausse importante dans les prix du pain, du beurre, du fromage, du lard, de la viande, par le protectionnisme.

Or, c'est un lieu commun que l'élection est, chez nous, sans valeur aucune sauf quand elle porte sur une ou deux questions tellement obvies et pressantes que même cette machine indirecte et facétieuse se met à crier avec quelque résultat. Jusqu'à présent, l'une de ces questions était le prix de la nourriture. L'homme qui marquait d'une croix sur le bout de papier servant de bulletin de vote, le nom de Hankey ou de Paukey faisait, ordinairement,

un geste sans aucune importance réelle. Qu'il le fit comme une espèce de sport, ou qu'il fut poussé à le faire par l'argent dépensé avec prodigalité par les politiciens pour lesquels le jeu est si lucratif : personne ne jugeait la chose importante, sauf s'il était question d'une affaire vraiment pressante et que l'on croyait intangible.

Dans le passé, le prix de la nourriture était une affaire pressante dans les villes. Les gens de mon âge se rappelleront une certaine élection à Brighton où ce siège absolument et même absurdemment « sûr » fut perdu à une majorité gigantesque parce qu'un quelconque idiot de politicien avait proposé d'augmenter le prix du pain. Et une question très intéressante et amusante se pose : reste-t-il assez de jugement pour provoquer, de nos jours, une réaction similaire? J'avoue que j'observerai les événements en spectateur amusé. Evidemment, les banques seront obéies par les politiciens. Elles se sont opposées — dans la coulisse — à un referendum sur la question, et unanimement les politiciens ont répondu : *amen!* Mais la masse des travailleurs et des travailleuses des villes suivra-t-elle?

Que si les masses s'insurgent, les banques connaîtront leur première défaite de nos jours; que si les masses s'inclinent et que les prix des denrées alimentaires haussent de façon appréciable, la situation sera plus intéressante encore.

HILAIRE BELLOC.

Une « Imitation » franciscaine

La *Légende des trois Compagnons* nous conte comment saint François et ses onze premiers disciples firent le voyage d'Assise à Rome :

« Comme ils se mettaient en route, François leur dit : « Prenons l'un de nous pour chef : nous le regarderons comme tenant la place de Jésus-Christ, et chaque fois qu'il voudra faire halte, nous nous arrêterons ». Ils choisirent Fr. Bernard, le premier après le bienheureux François, et ils agirent avec lui comme le Père l'avait demandé.

« Ils allaient donc, joyeux, n'ayant aux lèvres que les paroles du Seigneur, n'osant parler que de ce qui concernait la louange et gloire de Dieu et le bien de l'âme; et, fréquemment, ils se mettaient en oraison.

« Le Seigneur leur ménageait toujours l'hospitalité et leur faisait servir tout ce qui leur était nécessaire (1). »

Ce délicieux tableau évoque en raccourci toute la vie, toute l'âme des premiers franciscains. Et voici qu'une nostalgie nous prend, à ce récit très simple, un désir douloureux de pénétrer dans cette vie merveilleuse qui sut, avec une aussi héroïque simplicité, réaliser tout l'Évangile, de pénétrer dans ces âmes claires qui chantaient le libérateur *Deus meus et omnia!* et, voyageant joyeusement sous le soleil de Dieu, n'osaient pas parler d'autre chose que de Lui! Ils n'osaient pas! pour ne point rompre le charme surnaturel qui, pareil à des ailes invisibles, les maintenait au-dessus du monde, en Dieu. Ah! ils avaient dû découvrir, ces hommes, ils devaient posséder au centre de leur cœur un trésor bien rare, un parfum, un breuvage, un talisman de joie infiniment précieux pour craindre ainsi de l'égarer en route. Le trésor que nous dilapidons, nous, en toutes nos paroles : nous, qui n'osons pas parler de Dieu!... Hélas! hélas! Comment ne pas crier vers eux, les riches évangéliques : « Donnez-nous de votre eau, remplissez notre vase! O Egide, toi qui fus de ces radiieux voyages franciscains, toi l'élu de François, dis-nous, que contiez-vous le long des chemins blancs? Ah! que n'avons-nous pu être alors avec vous et nous nourrir de ces colloques célestes, et retrouver notre âme d'enfant! »

(1) Traduction du chanoine Louis Pichard, p. 179. (Paris, L. Artisan du Livre, 1926).

Or Egide avait alors vingt ans, et il n'était, comme les autres, qu'un novice. Mais que dire du bienheureux Egide retiré, cinquante ans plus tard, dans son ermitage de Monte-Ripido? Egide, le « chevalier de la Table Ronde », qui, durant toute la vie du Pauvre séraphique, avait vécu dans son brûlant rayonnement, qui durant si longtemps ensuite avait continué en la sienne sa vie, et défendu son merveilleux idéal, le même Egide, avec toute son âme de vingt ans intacte, mais mûre, comme un fruit rare, par cinquante ans de soleil franciscain! Avec quel respect nous aurions abordé l'ermite aux cheveux d'argent, avec quelle allégresse nous aurions reçu son sourire de bonté et de joie, avec quelle fain nous aurions écouté les paroles sorties de sa grande âme contemplative! Ces paroles comme des perles tirées d'une eau profonde! Ces paroles précieuses formées, par les années, de la virginité du cœur et des ardeurs de l'amour au fond de l'âme tranquille et hardie du plus parfait disciple de saint François! Béni soit Fr. Léon, bénis soient les franciscains d'alors de les avoir comprises, aimées, recueillies en un écriin, où nous pouvons maintenant, à travers les siècles, entendre, selon notre désir, ce qu'ils disaient le long des chemins et dans les ermitages, parlant de Dieu (1)!

Ce qui nous rend la physionomie du Fr. Egide particulièrement sympathique et ses *Propos* singulièrement précieux, c'est que, comme saint François, il est très proche de nous, ayant été un actif autant qu'un contemplatif.

Son tempérament le portait à l'action. Il fut grand voyageur; il prétendit toujours gagner son pain par le travail et fit tous les métiers; et c'est un moine bien amusant que ce déguenillé aux yeux clairs, qui, par les rues de Brindisi s'en allait avec une grande outre criant : *Che vole del acqua fresca?* « Qui veut de l'eau fraîche? » Il vit ainsi beaucoup de choses et acquit une singulière connaissance des hommes, cette connaissance aiguë et vraie de ceux qui voient le monde à la lumière du ciel. Car ce type d'ermite ambulante portait partout une âme plongée en Dieu, et toujours la contemplation l'attira invinciblement : souvent il se retirait dans les forêts pour y lâcher bride à son cœur, et toute sa longue vieillesse s'écoula dans un *ritiro*.

Ses paroles d'or portent la marque de cet équilibre des deux vies. Elles sont le fruit de cinquante ans de sagesse spirituelle, de combat ascétique et de commerce familial avec Dieu et avec l'homme.

Dès les premières lignes, on songe à l'*Imitation* : même psychologie profonde, même tendance pratique, même forme sentencieuse et ramassée. Lisez les *Admonitions* de saint François et les *Propos* du Fr. Egide : vous ne douterez pas de l'appart franciscain dans l'inspiration de l'œuvre d'a Kempis. C'est ici la source, l'*Imitation* est le fleuve. Les *Propos* n'ont pas la large ordonnance de l'incomparable chef-d'œuvre : ce n'est pas un livre écrit, ce ne sont que des « propos » échappés au gré des circonstances, recueillis au vol et consignés tels quels. Mais cela précisément leur donne un tour infiniment plus vivant, plus « dramatique », on y voit toujours l'homme, qui répond, qui interroge, qui résout un cas épineux; et un homme qui joint à une extraordinaire profondeur un robuste bon sens et un à-propos charmant. Il trouve les réponses les plus imprévues, et souvent les plus décisives : « La charité, lui demande un frère, n'est-elle pas plus excellente que la chasteté? » — « Y a-t-il rien de plus chaste que la charité? » répond Egide. Tout cela est pris sur le vif de l'inspiration. Aucun remplissage : les seules perles, sans la monture. Prenez les plus belles sentences de l'*Imitation*, extrayez-les du livre pour les remettre dans la vie, saupoudrez-les d'un discret et gentil humour franciscain, ajoutez-y un grain de pittoresque, vous retrouverez à peu près les *Propos* du Fr. Egide.

Son humour ne manque pas, à l'occasion, d'une pointe de malice : il garde toujours son franc parler. « Tu diras ceci, dit-il au prédicateur qui lui demande conseil : *Bo, bo, molto dico e poco fo!* Bé, Bé, je parle beaucoup et je fais peu! » Et aux cardinaux qui se recommandent à ses prières : « Il est certes bien inutile, messeigneurs, que je prie pour vous, car manifestement vous avez beaucoup plus de foi et d'espérance que moi. — Et comment cela? demandent les cardinaux, déjà inquiets de sa causticité bien connue. — Comment cela? Mais, parce que vous, qui vivez dans l'abondance et les honneurs, vous espérez être sauvés, alors que moi, si pauvre,

si méprisé, je crains pourtant d'être damné. » Cela était assez mordant, mais comment ne pas accepter une leçon qui allait si droit au but, et donnée par un aussi saint homme? C'était, chez lui, une forme de charité : comme les âmes simples et hautes, Egide pensait que les hommes ne demandaient pas mieux que d'être ainsi corrigés.

Avec cela le pittoresque d'un esprit à la fois poétique et observateur. Il a des comparaisons délicieuses, prises dans la nature, les travaux des champs, l'humble vie quotidienne, souvent d'ailleurs passablement réalistes : « Notre chair ressemble au bousier qui raffole du crottin de cheval. » — « Les saints religieux sont comme les loups, qui ne se montrent jamais en public sans une extrême nécessité. » Et de ces formules taillées à arêtes vives : « Le droit chemin pour monter c'est de descendre. » — « Ah! que n'avons-nous, suspendue au cou, une grosse pierre pour nous forcer à baisser la tête! » — « Celui qui ne craint pas montre simplement qu'il n'a rien à perdre. »

Littérature, dira-t-on. Si l'on veut, mais si spontanée, et qui révèle d'ailleurs ce qui, dans le fond même, distingue Egide du moine de Windesheim : aussi haut et aussi profond, il est plus proche de l'homme, plus bienveillant aussi et plus compréhensif. Et ce n'est pas le moindre charme de ses *Propos* que leur large optimisme et ce reconfortant sourire qui les éclaire et nous réconcilie si bien avec la vie : « Ce monde est une horreur pour les méchants; et pour les bons, c'est une merveille. » Comme cela sonne clair, et comme c'est franciscain!

Aussi est-ce bien avec François, troubadour de la joie parfaite, qu'Egide a la plus proche parenté. La parole du *Poverello* plane avec plus de sérénité et sous une forme plus dépouillée sans doute. Mais en dépit du ton plus enjoué et plus incisif du disciple, la ressemblance est frappante entre ses *Propos* et les *Admonitions* du Maître. Leur voix est identique comme l'a été leur vie, et la réplique du fidèle compagnon nous apporte, dans toute sa fraîcheur, l'eau la plus pure de la doctrine franciscaine. Comme François, Egide a chanté la joie du renoncement et la joie de l'amour.

Renoncement et amour : toujours les deux axes. Et l'amour par le renoncement d'abord. Comme l'écrivait très justement, il y a peu de temps, le P. Ubald d'Alençon, « une âme où le détachement est le principe des autres vertus et de l'amour de Dieu lui-même, voilà une âme franciscaine ». Et le renoncement par l'amour ensuite ; et, par la série des réactions mutuelles de ces deux vertus, l'ascension vers les sommets de la contemplation séraphique, qui est « le commencement et le complément de tout bien ». Inutile d'ailleurs de disputer sur le point de savoir laquelle des deux caractérise la dévotion franciscaine : elles ne font qu'un. « La contemplation, dit le bienheureux Egide, c'est se séparer de tout pour s'unir à Dieu. » S'il eût vécu de nos jours, il eût peut-être traduit ainsi cette excellente formule : « La contemplation, c'est l'avion qui décolle de la terre pour s'enfoncer dans le ciel : ce ne sont point là deux mouvements, ce n'en est qu'un ». Aussi, en homme pratique — comme saint François lui-même, — se contente-t-il de nous apprendre à « décoller » — sachant bien que le reste ira de soi, — toujours d'ailleurs l'œil fixé vers le ciel.

Tout cela, certes, est évangélique et chrétien avant que d'être franciscain. Ce qu'il y a peut-être de plus foncièrement propre à saint François, c'est d'avoir été puiser tout droit à l'Évangile, et à l'Évangile intégral : d'où la rigueur hardie des renoncements exigés : de la pauvreté parfaite et de l'abnégation totale. Rien n'est plus intransigeant que l'Évangile : et c'est pour l'avoir cru et pratiqué sans glose que saint François alla d'un coup aux extrémités. L'eau franciscaine n'a passé par aucun canal : *Acqua fresca! Acqua fresca!* C'est de l'eau toute fraîche que nous apporte Egide dans son outre franciscaine, de l'eau qu'il a puisée lui-même à la Source, qui est l'Évangile du Christ, « retrouvé » par François. C'est pourquoi elle est si claire et si bonne.

La traduction qu'a faite des *Propos* l'abbé Omer Englebert me paraît remarquable et tout à fait séduisante. Elle n'a ni la raideur de la traduction littérale ni le laxisme de la traduction libre. Elle réalise le sens du terme *translatio*, que je traduirais volontiers « transposition » : transporter dans une autre langue le contenu d'un texte, en prenant dans cette langue l'équivalent de chacune des expressions de l'autre, de façon à respecter toujours le génie de celle-là sans rien perdre des richesses de celle-ci. C'était, en l'occurrence, résoudre ce problème : « Comment se fût exprimé le Fr. Egide s'il avait parlé en français? » et arriver à le lui faire faire en un français parfait qui eût néanmoins toute la

(1) LES PROPOS DU FRÈRE ÉGIDE traduits du latin par Omer ENGLEBERT, paraîtront le 20 juillet aux Éditions Saint-Michel, 21, rue Servantoni, Paris. Un vol. 210 p. : 12 francs.

saveur propre de l'expression originale. Problème bien délicat, et qui exigeait infiniment de doigté, de finesse et de savoir faire. Il me semble avoir été résolu à souhait, et nous ne pouvons que remercier le traducteur du plaisir qu'il nous offre : de boire l'eau fraîche du Fr. Egide en un si joli vase.

MARTIAL LEKEUX, O. F. M.

Les propos du Frère Egide

(Extraits)

Ce monde est une horreur pour les méchants; et pour les bons, c'est une merveille.

* * *

A quelqu'un qui n'avait ni mains, ni pieds, et qui était aveugle par-dessus le marché, un autre demanda :

- Que donnerais-tu à celui qui te rendrait tes mains?
- Cent livres, dit le manchot.
- Et à celui qui te remettrait des pieds?
- Toute ma fortune.
- Et à celui qui te ferait voir clair?
- Je le servirais toute ma vie durant.

Et toi, ajoutait le frère Egide, à qui le Seigneur a donné des pieds, des mains, de bons yeux, un corps et toute sorte de biens spirituels, tu ne consens pas de servir un maître si généreux!

* * *

Beaucoup se sont jetés à l'eau qui ne savaient pas nager, pour porter secours à des gens qui se noyaient, et ils ont péri avec ceux qu'ils voulaient sauver; de sorte qu'au lieu d'un malheur, il y en a eu deux à déplorer.

* * *

Un jour que le frère Egide avait beaucoup recommandé la chasteté, un homme marié s'amena qui fit la déclaration suivante :

— Moi, je n'use d'aucune femme, sauf de la mienne; et je m'en tiens là.

Mais le frère Egide lui répondit :

- Ne penses-tu pas qu'un homme peut fort bien s'enivrer du vin de sa propre cave?
- Evidemment! fit l'homme marié.
- Eh bien! il en va de même pour ce que tu disais, répartit le frère Egide.

* * *

Si le roi devait envoyer sa fille en voyage, il ne lui ferait pas chevaucher un coursier orgueilleux et récalcitrant, il la mettrait au contraire sur un bon cheval modeste qui s'en va tranquillement. Eh bien! la grâce est fille de roi, et ce n'est pas aux superbes, mais aux humbles que Dieu la confie.

* * *

Une autre fois, quelqu'un vint dire au frère Egide :

— Pour moi, lorsqu'on me loue, même quand c'est à tort, j'ai l'habitude d'être content.

Alors le frère Egide répondit :

— Voici un mendiant tout couvert de plaies et de misères, vêtu d'habits sales et déchirés, n'ayant pas même de chaussures aux pieds, auquel on fait la cour en disant : « Salut mon seigneur; comme vous êtes riche, beau, décoratif, et quels superbes habits vous avez mis! » Ce pauvre homme ne serait-il pas fou de se réjouir

de pareils compliments, et de s'imaginer qu'il est tel qu'on le lui dit, alors qu'il sait fort bien que tout cela est de la farce?

* * *

Pour moi, j'estime qu'on montre autant de vertu à savoir se taire à propos qu'à savoir parler convenablement; et je voudrais que l'homme eût la gorge aussi longue qu'un cou de grue. Ses paroles devraient alors faire un long circuit avant de sortir de la bouche et elles auraient ainsi chance de rester dans son gosier.

* * *

J'en vois un grand nombre qui se donnent beaucoup de mal pour leur corps; et il s'en trouve peu qui travaillent au salut de leur âme. Un grand nombre d'hommes, en effet, réduisent les rochers en miettes, éventrent les montagnes et exécutent divers autres travaux également pénibles, et tout cela c'est pour leur corps et des fins humaines qu'ils le font. Mais lorsqu'il s'agit de l'âme, en voyez-vous beaucoup qui soient capables de s'atteler à d'aussi dures besognes?

* * *

Un autre alorda le frère Egide de cette manière :

— Je me demande bien ce que je dois faire, car mon âme est desséchée, et je reste sans dévotion.

— Eh bien, jette le manche après la cognée, répondit en se moquant le frère Egide. Désormais cesse de prier Dieu et de porter tes offrandes au pied des autels.

Puis reprenant son sérieux, le frère Egide ajouta qu'il fallait au contraire ne point perdre courage :

— Quand survient une inondation, dit-il, qui fait sortir la rivière de son lit et déborder le bief du moulin, le meunier ne tarde pas à se mettre au travail pour réparer le dommage; et de même lorsque la meule de son moulin moud de la mauvaise farine, le meunier ne prend pas son gros marteau pour mettre les meules en pièces, il y va plus doucement. Avec son petit marteau, il frappe à petits coups sur les meules et c'est ainsi qu'il parvient peu à peu à les remettre en état.

* * *

Ayant demandé à quelqu'un s'il croyait en Dieu et celui-ci ayant répondu que oui, le frère Egide ajouta :

— Ecoute, je vais t'indiquer quelle est la mesure de ta foi. Je suppose que, traversant une grande ville, tu tombes sur un homme furieux qui t'injurie copieusement; un peu plus loin, tu rencontres quelqu'un qui, deux fois plus furieux, t'injurie au double; avançant toujours, te voilà de nouveau insulté trois fois plus fort, et cela va ainsi en augmentant jusqu'à ta sortie de la ville : mets-toi bien dans la tête, mon fils, que plus tu accorderas de créance aux injures reçues, sachant que tu les mérites parfaitement, plus grande exactement sera ta foi en Dieu; car la foi est toujours à proportion des œuvres.

* * *

Et à quelqu'un que le problème de la prédestination tourmentait, il répondit :

— Ne serais-je pas sot de me creuser la tête pour savoir ce que la mer recèle dans ses profondeurs, lorsque je trouve parfaitement le moyen de me laver les mains, les pieds, et même le corps entier, si je le désire, sur le rivage? Et de même, pourquoi me mettrais-je en peine de connaître toutes les sciences, une fois que je possède celle de bien me conduire?

* * *

Les tentations me font penser au laboureur qui veut semer du grain dans une terre couverte d'épines et de buissons. Il sait qu'il

andra beaucoup travailler, suer et peiner avant de pouvoir rien récolter : aussi lui arrivera-t-il parfois, en songeant au mal qu'il devra prendre, de se repentir de vouloir entamer besogne pareille. Mais il commence tout de même. Premièrement, il considère la terre à défricher ; cela ne lui donne pas encore la récolte. Deuxièmement, au prix de mille fatigues, il coupe les arbustes et extirpe les racines : la récolte n'est toujours pas là. Troisièmement, il commence à bêcher la terre : mais il ne voit pas encore pour autant son froment pousser. Quatrièmement, il retourne de nouveau son champ. Cinquièmement, il l'ensemence. Sixièmement, il arrache les mauvaises herbes. Septièmement, il fait enfin la moisson. Huitièmement, il bat son blé, et cela ne va pas non plus sans peine. Neuvièmement, il peut se reposer, et alors il ne se souvient plus de ses fatigues passées tant il est heureux des beaux résultats obtenus. Et je n'ai pas indiqué là tous les travaux auxquels s'est astreint ce courageux laboureur, il y en a eu beaucoup d'autres ; mais ce qui est sûr, c'est qu'il n'en regrette aucun, maintenant qu'il a le bonheur de posséder une belle récolte.

* * *

Celui qui veut faire le mal n'a pas besoin de demander conseil ; il y réussit bien tout seul ; mais celui qui veut devenir vertueux a, au contraire, grand besoin d'être conseillé et de consulter de nombreuses personnes.

* * *

Après quoi, le frère Egide ajouta en guise de conclusion : — O homme, tâche d'abord de bien savoir ce que tu aimes et ce que tu veux : est-ce le ciel ou la terre, le Créateur ou la créature, la lumière ou les ténèbres, les plaisirs charnels ou les joies spirituelles, le bien ou le mal que tu choisis ? Une fois que tu auras fait ton choix, tu seras très capable de distinguer ce qui est bon de ce qui est mauvais, comme de voir ce que tu dois aimer et ce qu'il te faut haïr.

Traduit par OMER ENGLEBERT.

“ Les vertes pâtures „

Ce titre peut paraître bizarre, comme d'ailleurs la gravure qui me cet article.

Le titre est celui d'une pièce qui obtient un sensationnel succès New-York. Une pièce nègre.

La gravure représente l'arche de Noé portant, à gauche, ledit Noé, et à droite, Jéovah.

C'est assez déroutant peut-être, et il faut que j'explique cela.

* * *

J'ai rendu compte ici, il y a quelques mois, du fameux film sonore nègre, *Hallelujah*, œuvre de King Vidor, le réalisateur de la *Grande Parade*. Dans le domaine du théâtre, les *Vertes Pâtures* marquent une nouvelle manifestation caractéristique de l'art nègre américain.

L'art nègre américain est tout autre chose que ce que nous entendons communément par *art nègre* tout court. L'art nègre pour nous, en général, ne se comprend que d'ouvrages matériellement sortis de mains noires : sculpture, poterie, tissus et le reste. Tout au plus dans le domaine intellectuel inclut-il certaine musique, et un embryon de littérature orale, si j'ose dire. C'est l'art du nègre primitif.

Le nègre américain diffère totalement du nègre que nous connaissons ordinairement le mieux, — ou le moins mal. Transplanté depuis trois siècles dans un milieu de civilisation blanche, il s'est modifié à ce contact et dans cette atmosphère de telle sorte que sur les profondeurs d'une nature et d'une mentalité permanentes, se sont greffés ou superposés des modes de penser et des gestes nouveaux. Cela forme un composé étrange, souvent naïf, parfois touchant, et plus d'une fois ahurissant.

Il importe de parfaitement réaliser cet ensemble lorsqu'on veut comprendre sans les déformer les expressions artistiques multiples de l'âme nègre américaine. Car le nègre américain, environné de culture et lui-même souvent de sang mêlé, a dépassé les limites de l'art purement manuel et réalise des œuvres de l'esprit.

Les *Vertes Pâtures* en sont une nouvelle preuve.

Mais, de grâce, pour en juger, départissons-nous de nos critères habituels. A les considérer sous l'angle d'une critique normale, les *Vertes Pâtures* nous paraîtraient incontestablement et d'emblée une œuvre idiote, puérile, irrévérencieuse et, tranchons le mot, peut-être blasphématoire. En effet, elles mettent en scène le Seigneur, — *the Lord*, — dont la prononciation et l'orthographe nègres font *De Lawd*.

C'est donc Jéovah en personne qui paraît devant les spectateurs, sous les traits de l'acteur nègre Richard Harrison. Le costume qu'il porte, les gestes qu'il fait, les paroles qu'il prononce, je les dirai après avoir pris certaines précautions. Je ne voudrais choquer aucune brave âme. Des Anglais ont déjà été scandalisés par cette pièce, et cela suffit. D'aucuns ont même vu une preuve éclatante de la bonté, de la miséricorde et de la patience de Dieu, dans le fait qu'il ne foudroie pas l'acteur qui a l'audace de Le représenter sur les planches dans l'appareil que je décrirai.

* * *

Qu'est-ce, au fait, les *Vertes Pâtures* ?

On pourrait répondre que c'est la représentation que se fait du Seigneur une race encore, malgré tout, en enfance : un brave homme paternel et aimable, qui n'hésite pas à se mêler à son peuple et à partager avec lui un plat de poisson frit.

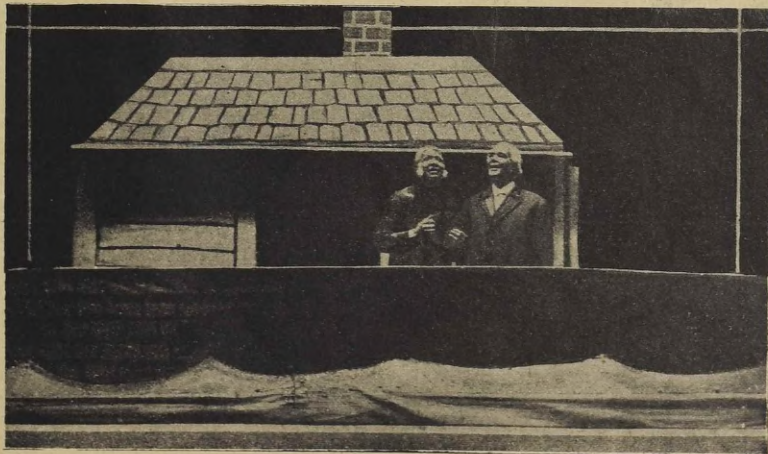
Et dès lors quoi de plus naturel que de le voir apparaître en redingote, un cigare aux lèvres, et accepter de s'asseoir à la table de Noé et de sa femme pour y déguster un poulet ?

Irrévérence ? Nullement. Candeur et simplicité en esprit.

L'esprit qui lentement s'achemine vers l'intelligence des choses surnaturelles doit nécessairement, aux premières étapes de son voyage, s'appuyer sur une représentation tangible, sur une figure familière et quotidienne. Le mystique ne cherche même pas, je présume, à matérialiser la Divinité, fût-ce en imagination. Mais l'enfant ne conçoit pas Dieu le Père autrement que sous la forme d'un vieillard en robe, avec une grande barbe.

Ainsi le nègre, encore qu'il soit américain.

Mais réfléchissons-y bien. Les primitifs, qui représentaient une nativité ou une scène de la Passion dans les costumes et le cadre du moyen âge ; les peintres, les dramaturges, les littérateurs



européens qui, de nos jours, transportent des récits évangéliques dans le fourmillement et au milieu des gestes de notre vie contemporaine, — après tout, ne faisaient-ils et ne font-ils pas ce que d'aucuns reprocheraient peut-être à l'irrespect des nègres des *Vertes Pâtures*?

Et au fond l'on peut se demander si ce n'est pas comprendre



comme il convient, et en esprit de foi, l'éternel présent de Dieu, que de représenter Dieu, à chaque époque, sous les dehors qu'il y eût pris?

En dépit de quoi, me direz-vous, la Divinité ne devrait pas relever du théâtre. Nous en tombons complètement d'accord.

* * *

Cela dit, nous pouvons continuer.

Les *Vertes Pâtures* sont donc un succès. Beaucoup de spectateurs pleurent au spectacle de ce que des critiques comparent à un *mystère* du moyen âge.

Un mystère où il y a de l'émouvant et du burlesque. Ainsi l'on voit qu'au ciel il y a des femmes de charge avec des tabliers sur leurs ailes, et qui enlèvent avec empressement la poussière qui ternit le bureau américain sur lequel Dieu travaille. Et parmi les accessoires du royaume céleste, il y a des bidons d'huile pour lubrifier les articulations des ailes des anges. Mais passons vite..., et venons-en au dialogue dont quelques extraits, pour finir, indiqueront la manière de la pièce.

Une scène représente la première entrevue de Dieu avec Adam. La conversation s'engage :

DIEU. — Bonjour, fils.

ADAM (un peu effrayé). — Bonjour, Seigneur.

— Comment t'appelles-tu, fils?

— Adam.

— Adam qui?

— Adam tout court, Seigneur.

— Et bien, Adam, comment cela va-t-il?

— Bien, Seigneur. Mais, vous savez, je me trouve devant quelque chose de fort nouveau.

— Tu en sortiras...

— Cela ira dès que je connaîtrai le truc.

— Oui, je pense que cela ira. Tu as une chic occupation.

— Oui, Seigneur.

— Il y a pourtant une petite chose qui me chipote. L'as-tu remarquée?

— Maintenant que vous le dites, Seigneur, il me semblait bien qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas.

— Oui, tu as raison. Adam, tu as besoin d'une famille. La raison, c'est qu'en ton cœur tu es un être familial. Je dirais que c'est ce qui cloche le plus pour le moment.

ADAM (souriant). — Oui, Seigneur. (Son sourire s'efface et Adam redevient soucieux.) A propos, il y a une chose qui m'intrigue, Seigneur. Puis-je vous poser une question?

— Mais certainement, Adam.

— Seigneur, une famille, exactement, qu'est-ce?

— Je vais te le montrer. Couche-toi là. Fais comme si tu allais t'endormir.

* * *

Une autre scène représente Dieu et Noé sur l'arche. Ils discutent au sujet des animaux qu'ils vont y faire entrer.

Noé. — Et des serpents. J'ai l'impression que vous aimeriez des serpents aussi?

DIEU. — Certainement, des serpents.

— O, je puis en avoir, des masses. Mais certains sont dangereux. Je ferais peut-être bien de prendre aussi un baril de liqueur.

— Tu peux prendre un baril de liqueur.

— Oui, il y a un nombre effrayant de différentes espèces de serpents, quand j'y songe. Il y en a bien cent variétés dans les marais. Peut-être qu'il vaut mieux que je prenne deux barils de liqueur.

— Je crois qu'un suffit.

— Non. J'aime mieux en prendre deux, d'autant plus que je puis en mettre un de chaque côté du bateau, et équilibrer ainsi ce dernier aussi bien qu'employer la liqueur à des usages médicaux.

— Tu peux placer un seul baril au milieu de l'arche.

* * *

Un autre épisode nous conduit au Ciel même. Dieu est en discussion avec l'archange Gabriel qui le presse d'envoyer son tonnerre contre l'humanité perverse.

GABRIEL. — Dois-je chercher mes foudres?

DIEU. — Attends une minute. (Montrant du doigt par la fenêtre.) Je m'en vais frapper ce méchant homme moi-même. (De très loin arrive un cri agonisant : « Oh! Seigneur! ». Dieu se détourne de la fenêtre.) Inutile d'aller chercher mes foudres. (Il s'assied.) Il faut quelque chose d'autre.

GABRIEL. — Quelle nouvelle si vous les condamniez tous de nouveau, comme au temps où vous envoyâtes le déluge? Je parie que cela les ferait réfléchir.

DIEU. — Tu vois le bien que le déluge a fait. Ils sont exactement aussi mauvais qu'avant.

GABRIEL. — Et que penseriez-vous de balayer tout cela, et de recommencer avec une autre espèce d'animaux?

* * *

Voyez cela avec des yeux nègres, écoutez cela avec des oreilles nègres, recevez cela dans une imagination nègre. Et peut-être, comme les nègres, pleureriez-vous.

Mais j'ai bien peur que vous ne vous soyiez pas suffisamment négrifié pour lire ce qui précède, et que tout compte fait vous pensiez, — et vous disiez — que ces dialogues sont parfaitement déplacés.

Je ne disputerai pas à ce sujet, et vous avouerai pour finir que si je les ai traduits et copiés, je ne les aurais jamais écrits.

Les idées et les faits

Chronique des idées

Joseph Janssens

La *Revue catholique* doit un hommage spécial à celui qui l'honora souvent de sa collaboration pour défendre dans ses colonnes la grande cause de l'art chrétien. C'est une noble et pure figure d'artiste qui a mis son chaste pinceau au service de sa foi et qui, dédaigneux du lucre, de la basse popularité, n'a jamais abdiqué les purs principes et les nobles traditions devant l'engouement des snobs et les folles audaces des novateurs.

Jozef Janssens de Varebeke naquit à Saint-Nicolas, en 1854, d'une famille patricienne où la foi héréditaire s'ornait des dons supérieurs de l'intelligence. Il était le fils aîné de Théodore Janssens, important industriel du pays de Waes, qui siégea sur les bancs de notre Haute Assemblée législative. Sur les dix rejetons de ce noble foyer, Dieu prit quatre prêtres pour sa part : l'illustre dom Laurent, religieux profès de l'abbaye de Maredsous, professeur et recteur du collège Saint-Anselme à Rome, abbé titulaire de Saint-Blandin, qui, consultant de la Congrégation des Réguliers, membre de la Commission biblique, occupa longtemps à Rome, sous Pie X, une situation exceptionnelle; l'abbé Franz, professeur à l'Université de Louvain; Philippe, qui fut missionnaire, et le R. P. Augustin, de la Congrégation de Scheut, longtemps missionnaire au Congo.

Joseph Janssens est un artiste-né dont la vocation irrésistible se révéla dès l'enfance au contact de deux peintres justement renommés, Guffens et Swerts, les décorateurs de Notre-Dame à Saint-Nicolas, qui fréquentaient chez ses parents. C'est de Swerts qu'il reçut les premières leçons, et il paraissait tout indiqué par ces heureuses dispositions qu'il devait s'engager immédiatement dans la carrière. Ses parents furent mieux inspirés : ils comprirent la nécessité d'assurer à l'artiste en herbe une formation intellectuelle supérieure, sans laquelle les mieux doués risquent de rester des médiocres. N'est-ce pas un fait frappant que la plupart de nos grands peintres de la Renaissance furent des humanistes d'une étonnante érudition et dont la science féconda le génie? Et, par contre, est-ce qu'il ne saute pas aux yeux que les barbouillages de nos rapins trahissent une lamentable indigence intellectuelle?

Ce fut le mérite du jeune homme d'avoir su, modérant ses impatiences, se plier aux études d'humanités et de philosophie au Collège de la Paix à Namur et sur les bancs de l'Université de Louvain. Il y conquit, de part et d'autre, d'éclatants succès, qui ne le détournèrent pas d'ailleurs de sa vocation artistique.

Entraîné par son cœur et sa foi vers la culture de l'art chrétien, il alla demander ensuite l'initiation nécessaire dans l'atelier du célèbre maître Ittenbach, à Dusseldorf. Précieux noviciat; le disciple se sentit en étroite communauté d'idées avec le maître, alluma son flambeau à ce foyer de l'idéal religieux et disciplina son jeune talent par la pratique consciencieuse du dessin. Il y resta obstinément fidèle. Il ne souscrivra jamais à la formule nouvelle : la couleur au lieu de la ligne, des taches en place du dessin, la décoration en remplacement de la réalité. Et le respect du dessin ne l'empêchera pas de produire, lui aussi, des symphonies de couleurs chantantes!

Il est vrai qu'une fois en possession du crayon, son épée de chevet, il se sentit puissamment attiré vers la terre classique des arts, vers l'enchanteresse Italie, tout comme nos artistes de la Renaissance. Il y prolongea son séjour et l'Italie le conquit. Il s'éprit d'une admiration enthousiaste pour ses sites, son peuple, sa langue qu'il parvint à parler comme un Italien; pour les grands artistes du Quattrocento qui exercèrent sur lui une influence décisive, peut-être trop exclusive. Il fut, à Rome, l'élève de Seitz, le peintre qui couvrit de fresques admirées les murailles de l'église de Lorette. Joseph Janssens, le Flamand de Saint-Nicolas, le Belge grandi dans le culte de Rubens, de l'école flamande, s'italianisa complètement. Désormais le dessin de Michel-Ange, le coloris de Titien et la grâce de Raphaël illuminèrent sa pensée. Il se modèlera sur ces chefs-d'œuvre, et sa manière, empreinte de mesure, de séré-

nité, de profondeur, n'aura pas au même degré, le vigoureux coup de pinceau flamand.

Il nous revint transfiguré, rayonnant de jeunesse, riche d'inspirations, muni d'une savante technique. Il débuta par quelques portraits, notamment par celui de son camarade Edgard Tinclé dont il sut faire resplendir la géniale beauté. A la même date appartient la décoration de la chapelle de Cloeyn, faubourg de sa ville natale, où le jeune artiste s'affirme par la perfection du modelé, la noblesse du style, la sincérité du sentiment religieux.

C'est aussi à la période printanière que remonte le tableau justement admiré de *Sainte-Godelieve*, au petit béguinage de Gand.

Tout entier à son art qui absorbait ses juvéniles ardeurs, il retarda jusqu'à l'âge de trente-sept ans tout projet de mariage. La Providence se chargea de son bonheur en l'unissant à une jeune fille de l'aristocratie gantoise, Lucie Hoys, qui fut l'admirable compagne du grand artiste, l'ange de son foyer, une mère incomparable.

Cependant, à mesure que mûrissait son talent, sa réputation ne cessait de grandir, les commandes affluaient. D'un pinceau hardi et savant, qui se sauvait du froid académisme par la ferveur de l'inspiration religieuse, il couvrit de vastes peintures l'église Saint-Joseph, à Anvers : *Le Couronnement de la Sainte-Vierge*, *La Glorification de Saint-Joseph*, *L'Adoration des Mages*. Dans ces pages de grande allure, frémissantes d'une vie intérieure, se révèle l'imitateur de Fra Angelico, de Benozzo Gozzoli, d'autres quattrocentistes, plutôt que le disciple de l'école flamande.

Sans délaisser la peinture religieuse décorative à laquelle il s'appliquera encore avec une nouvelle ardeur en ses dernières années, Janssens, à l'époque de sa maturité, semble avoir donné la préférence au portrait. N'est-ce pas, d'ailleurs, le genre achevé et parfait par excellence? Et, n'est-ce pas aussi le plus ardu et le plus complexe? A travers la figure matérielle traduire l'homme moral, et pour cela, saisir ce moment unique où l'âme se fait voir dans la perfection de sa nature, où elle communique aux traits, au regard tout ce que Dieu a mis en elle de pensée, d'amour, de beauté, comme l'a dit Charaux, rendre en un mot la physionomie individuelle et typique : n'est-ce pas le genre où doivent s'allier, plus qu'en aucun autre, la science psychologique, la finesse de l'observation et l'habileté du métier? On conçoit aisément que les grands maîtres de toutes les écoles s'y soient exercés et qu'ils doivent, peut-être, à peu d'exception près, surtout aux portraits sortis de leurs mains, leur glorieuse immortalité.

Janssens était bien doué pour ce genre difficile, il avait le regard pénétrant qui va jusqu'au tréfonds de l'âme, il scrutait son modèle jusqu'à ce qu'il eût saisi sa note caractéristique et il réussissait à faire transparaître l'âme elle-même dans la physionomie. On sent, devant ses meilleurs tableaux, la flamme intérieure qui rayonne sur les traits.

Portraitiste très connu, il fut apprécié bien au delà de nos frontières, appelé même au Vatican par Léon XIII et Pie X. Je crois d'ailleurs que parmi ses chefs-d'œuvre il faut ranger en premier lieu les deux représentations de Mgr Mercier, le professeur de philosophie, revêtu de la toge académique, la main reposant sur la *Somme* de saint Thomas, et le Cardinal en adoration, agenouillé sur un prie-Dieu. Le penseur hardi et l'ascète, le maître rénovateur de la philosophie et le contemplatif, comme perdu dans l'extase : c'est tout Mercier que Janssens a su faire revivre avec une touche profonde.

Que d'images vivantes à faire entrer dans cette galerie et si vivantes, si vraies qu'elles s'imposent pour toujours au souvenir. Je cite au hasard le cardinal Goossens, Mgr Stillemans, dom Placide Wolter, abbé de Maredsous; dom Hildebrand de Hemptinne, dom Laurent, son frère, tant d'autres personnages du monde ecclésiastique ou civil. La séduction de son talent lui avait attiré une vaste clientèle à laquelle ne manquaient pas les dames de l'aristocratie.

Faut-il exprimer même le regret que la peinture de chevalet ait refoulé à l'arrière-plan, pour l'y laisser à l'état de projets, la grande peinture religieuse décorative? J'hésite à me prononcer en évoquant les œuvres de sa féconde palette où l'artiste chrétien

s'est surpassé : *Les Stations douloureuses* de la cathédrale d'Anvers, *La Mort de Saint-Avellin* à l'église Saint-Antoine de la même ville, le célèbre tableau de *Notre-Dame-de-la-Paix*, à la cathédrale anversoise.

L'homme vieillissait, l'artiste restait jeune et vibrant. Aucune défaillance ne le trahit dans ses dernières productions et je ne sais même pas si, à mesure que cette âme montait vers Dieu par une piété plus intime, sa manière n'accusait pas une intensité plus expressive et plus ardente. A-t-il produit œuvres plus parfaites au cours de sa carrière que les *Ecce Homo* de sa merveilleuse vieillesse? Il y a versé le trop-plein de son amour pour le Christ et leur a donné une beauté pathétique qui aurait ému un François d'Assise jusqu'aux larmes. Je trouve une expression poignante de douleur et d'infinie tendresse dans ce regard que le divin Crucifié tourne vers le larron repentant dans la toile que Joseph Janssens peignit pour l'église de Notre-Dame de Scheut, en reconnaissance des soins attentifs et délicats dont les religieux avaient entouré son très cher frère dom Laurent, saisi par le mal suprême dans le couvent où il était allé revoir l'ancien missionnaire du Congo.

Fidèle à la tradition classique, respectueux de la ligne, doué d'une sensibilité qui ne disait pas tout, parce qu'il ne faut pas tout dire en art, mais profondément suggestive, Joseph Janssens, un des plus parfaits peintres religieux de notre époque, est ignoré des manuels d'art chrétien où l'on s'extasie devant Maurice Denis et Georges Desvallières et tous les artistes qui, à la suite de ces deux protagonistes, ont essayé de rénover la peinture religieuse.

Pour compter aux yeux des nouveaux esthètes, il faut se lancer à la recherche du symbolisme et traduire l'émotivité par la déformation systématique. Ce sera l'honneur de Janssens de ne pas s'être fourvoyé dans cette cohue de novateurs qui ont un grand avenir derrière eux.

Je n'apprendrai rien à ceux qui ont approché Janssens en disant qu'il était une perle d'homme. Il était l'idole des siens que sa mort a plongés dans une indicible douleur, le maître chéri et vénéré de ses disciples, à la tête desquels il est trop juste de citer M. Wante qui a marché dans son sillage et déclare lui être redevable de toute sa carrière.

Quant à moi, s'il m'est permis d'apporter ici mon modeste témoignage, je n'ai jamais rencontré sur les chemins de la vie plus belle âme d'artiste, éprise d'idéal, enveloppée de bonté, voisinant avec Dieu, s'en rapprochant chaque jour davantage, s'inclinant avec amour sous sa main dans l'épreuve, avec reconnaissance dans le succès, étrangère à toute amertume, débordante de charité.

La Belgique perd en lui un grand artiste chrétien, un grand homme qui fut le plus modeste des hommes.

J. SCHYRGENS.

BELGIQUE

LETTRE COLLECTIVE DE L'ÉPISCOPAT BELGE À L'OCCASION DU CENTENAIRE DE L'INDÉPENDANCE DE LA BELGIQUE.

Nos bien Chers Frères,

En célébrant le Centenaire de son Indépendance, la Belgique commémore avec une légitime fierté l'étape la plus glorieuse de son histoire. Elle convie tous ses enfants, sans distinction de partis, de classes ni de langues, à s'unir dans un même sentiment d'allégresse et de reconnaissance, au souvenir des bienfaits sans nombre qu'un siècle de liberté a procurés à la Patrie. Des expositions dont l'importance et le succès dépassent toutes les prévisions, de fastueux cortèges, des festivités de tout genre sur tous les points du territoire, l'accueil enthousiaste réservé partout aux Souverains et aux princes royaux, en attendant la grandiose journée nationale du 21 juillet, tout démontre que les populations dans leur grande masse répondent à son appel.

Et combien elles ont raison de s'associer aux fêtes du Centenaire! Depuis que la Belgique, en prenant rang parmi les nations indépendantes, est devenue maîtresse de ses destinées, elle a connu une ère de prospérité économique et de grandeur morale sans pareille. De 1830 à 1914, une paix ininterrompue lui avait permis de prendre dans tous les domaines de l'activité humaine, un essor qui la plaçait à la tête des peuples civilisés. L'industrie, le commerce, l'agriculture lui apportaient la richesse; la science et l'art, mar-

chant de pair avec le progrès matériel, embellissaient la vie, tandis que la noble ambition d'un grand Roi la dotait d'un vaste empire colonial. Quand la guerre la plus injuste et la plus atroce lui fut imposée, elle risqua tout pour sauvegarder l'honneur, donnant ainsi un exemple d'héroïsme qui devait lui conférer aux yeux de l'univers une auréole impérissable. Et, lorsque la victoire vint couronner sa magnifique endurance, elle rebâtit sans retard ses foyers détruits et se remit aux travaux de la paix avec un ardeur telle qu'en moins de quinze ans la vie normale et la prospérité sont revenues.

Combien de pays peuvent s'enorgueillir d'une destinée aussi belle et aussi glorieuse! Comparez la Belgique d'aujourd'hui à celle de 1830 : quelle différence à tous points de vue! Quelle prodigieuse ascension!

Assurément, nous ne prétendons pas que tout fut parfait pendant la période que nous commémorons. La vie des peuples même les plus civilisés est sujette à des dissensions, des querelles, des compétitions, que ne légitime pas toujours le souci du bien public, mais qui trouvent leur explication dans l'apreté des passions humaines. En Belgique, les luttes politiques ont été dirigées, pendant de trop longues années, contre l'Église catholique et le droit de la conscience; aujourd'hui encore, les indices ne manquent pas pour rappeler aux catholiques qu'ils ne jouissent pas d'une paix religieuse définitive, mais d'une trêve parcimonieusement consentie. Dans un autre domaine, les efforts généreux du Gouvernement, auxquels tous les bons citoyens applaudissent, pour résoudre définitivement la question des langues, ne témoignent-ils pas qu'il existait un état de choses anormal qui aurait dû être réglé depuis longtemps?

Non, nous ne disons pas que tout fut toujours au mieux! Nous savons bien que la vie n'est pas exempte de difficultés et qu'une situation idéale, sans défauts et sans torts, ne se rencontre nulle part au monde. Mais, ce que nous voyons et attestons, c'est que cent années d'indépendance ont été un bienfait pour le pays, pour les citoyens et même pour la Religion; ce que tout le monde doit reconnaître, c'est que cette période a été la plus florissante, la plus féconde, la plus rayonnante de notre histoire; enfin, ce qui réjouit et enorgueillit à bon droit tous les cœurs qui ne se sentent pas nés pour la servitude, c'est le fait même que nos ancêtres ont réussi à nous débarrasser définitivement de la domination étrangère, qu'ils ont ouvert à notre vieille Patrie la voie de ses destinées propres, qu'ils en ont fait une terre de liberté, où toutes les initiatives légitimes peuvent se produire et se développer, où tous les droits naturels des individus et des collectivités ont la faculté de s'affirmer et de se faire respecter.

* * *

Ces biens incontestables, ces ressources morales et matérielles. Nos bien Chers Frères, à qui en sommes-nous redevables?

En tout premier lieu, à la Providence divine.

Les hommes s'agitent, mais Dieu les conduit; Il tisse et tient en mains la trame des événements. Sa Sagesse, sa Bonté et sa Justice président à l'histoire des peuples comme à la vie de chaque individu. Lui seul connaît la résultante de la variété infinie des faits et des circonstances, l'aboutissement de tous les actes, de tous les heurts, des conflits et des intrigues, des guerres et des révolutions.

Dieu, n'en pas douter, a veillé sur le peuple belge; Il a protégé sa naissance et sa vie croissante de nation libre. « Il l'a entouré et a pris soin de lui. Il l'a gardé comme la prunelle de son œil. Pareil à l'aigle qui excite sa couvée et voltige au-dessus de ses petits, le Seigneur a déployé ses ailes. Il a pris son peuple et l'a porté sur ses plumes. Le Seigneur seul l'a conduit, nul dieu étranger n'était avec lui (1). » Et, quand la guerre sévissait, interminable, et que la victoire hésitait à se prononcer, c'est visiblement « par la main forte et le bras étendu » du Tout-Puissant, *in manu forti et brachio extento* (2), qu'au moment voulu les ennemis ont été culbutés et refoulés dans leur pays. Les croyants qui ont vécu ces événements tragiques ne peuvent douter de l'intervention divine; ils se disent, avec un sentiment de profonde confiance dans l'avenir, que la Providence n'a pas sauvé la Belgique pour la laisser périr.

Montrons-nous donc reconnaissants au Seigneur, Nos bien Chers Frères, pour les bienfaits insignes qu'Il a daigné répandre sur notre Patrie bien-aimée. Qu'un vibrant *Te Deum* d'actions de grâces résonne dans toutes les églises, en présence des autorités et avec

(1) *Deuter*, XXXII, 10, 12.

(2) *Deuter*, V, 15.

l'assistance de la masse des fidèles! Que vos sentiments de gratitude se manifestent d'une manière efficace, en soutenant de vos largesses l'œuvre de la Basilique nationale en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus, dont nous commençons, cette année même, la construction.

Soyons certains que la Providence ne nous abandonnera pas, si nous continuons à placer nos communes destinées sous sa paternelle égide. « *Qui habitat in adiutorio Altissimi, in protectione Dei celi commorabitur.* » Celui qui s'abrite sous la protection du Très-Haut, repose à l'ombre du Dieu du ciel (1).

Mais, en remontant à Dieu comme à la source première des biens dont nous jouissons, nous ne pouvons oublier qu'Il agit par ses instruments et qu'après Lui nous en sommes redevables à d'autres causes.

Les institutions qui nous régissent participent sans doute de l'imperfection de toutes les conceptions humaines; mais, adaptées aux traditions, au tempérament et aux aspirations du peuple belge, elles lui ont procuré, nonobstant des luttes politiques parfois violentes, un siècle de paix intérieure et de prospérité croissante que n'a troublé aucune révolution ni aucun bouleversement fondamental. Cette expérience centenaire démontre que le bien du pays demande la fidélité aux principes de gouvernement consacrés par la sagesse de nos pères et ne pourrait qu'être desservi par les aventures hasardeuses où nous entraîneraient des systèmes étrangers réprochés par toute notre histoire.

Au sommet de nos institutions nationale se trouve la monarchie constitutionnelle. Principe de stabilité et d'union, élément modérateur et régulateur en même temps que source d'initiative et force de propulsion, elle a été pour la Belgique une réelle bénédiction. Une Dynastie de Rois, qui n'ont eu en vue dans tous leurs actes que le bien supérieur de la Nation, et dont le long règne, au témoignage de l'Écriture-Sainte, peut être regardé comme un bienfait du ciel (2), préside aux destinées de la Patrie avec une haute conscience de sa mission, une autorité incontestée, une activité infatigable, une prudence et un tact rares. L'histoire loue la sagesse consommée de Léopold I^{er} et le regarde comme le vrai fondateur de notre Indépendance; elle exalte le génie, le sens de la grandeur et la ténacité de Léopold II dont le nom restera glorieusement attaché à la création de notre immense et prestigieux empire africain. Et le roi Albert I^{er} se voit entouré du respect, de l'admiration et de l'affection de son peuple, qui le considère comme le Souverain modèle, attaché par-dessus tout au devoir et à l'honneur, loyal et juste, soldat victorieux dans la guerre, ami de la concorde et soucieux de la prospérité publique dans la paix. Assisté par une Reine au cœur généreux et à la main charitable, il peut se réjouir d'avoir scellé entre la Dynastie et la Nation une alliance que rien ni personne ne parviendra jamais à rompre. Que le Seigneur accorde à nos Souverains bien-aimés de longues et heureuses années pour le bonheur et la gloire de la Patrie!

A l'hommage que nous rendons à nos Rois pour leur œuvre éminemment bienfaisante et patriotique, il est juste d'associer la Nation tout entière. C'est aux qualités foncières de la population, à son ardeur au travail, à son tempérament fait de bon sens et d'idéalisme, à son esprit d'entreprise, à sa ténacité inébranlable, à son culte de l'honnêteté, à son attachement aux institutions et aux œuvres de liberté, que la Belgique doit une large part de son lustre et de sa grandeur.

Elle le doit aussi à ses savants, à l'intégrité de ses magistrats, à la discipline et à la vaillance de ses soldats, à la probité de ses fonctionnaires, à la hardiesse de ses colonisateurs, aux pacifiques conquêtes de ses industriels et de ses commerçants, au labeur fécond de ses cultivateurs, de ses artisans et de ses ouvriers.

Elle le doit aussi — qu'on nous permette d'y insister — à l'action apostolique de ses prêtres et de ses religieux, au dévouement caché mais combien admirable de ses religieuses, à l'héroïsme de ses missionnaires qui font bénir le nom belge sur toutes les plages du monde.

Toutes les classes sociales et toutes les professions ont le droit de regarder un peu comme la leur, l'œuvre magnifique qui s'est accomplie depuis un siècle; tous les citoyens peuvent en être fiers.

Mais il ne suffit pas, Nos bien Chers Frères, de vous réjouir du passé et de vous en montrer reconnaissants; le Centenaire que nous célébrons doit surtout vous remettre devant l'esprit en vous en donnant une conscience plus vive, vos obligations et

vos responsabilités pour le présent et pour l'avenir. Qu'il serv^e à ranimer dans vos cœurs le sentiment de vos devoirs envers la Patrie.

La Patrie! Nom très doux, que la nature et la religion glorifient! Nom plein de signification, qui fait vibrer les fibres les plus intimes de l'âme, et est capable de susciter les plus beaux dévouements! Tout homme qui ne renie pas ses sentiments naturels; honore et aime sa patrie.

Dès qu'il entre dans la vie, l'enfant rencontre une double société: la famille et la patrie; l'une et l'autre s'imposent à sa faiblesse, comme des adjuvants nécessaires dont son être — son corps et son âme — a besoin pour se développer et acquérir la perfection d'homme. La famille, elle aussi, fait naturellement partie intégrante d'une collectivité, parce que, sans le secours et l'aide qu'elle trouve dans une société organisée plus ou moins grande, il est impossible à ses membres de vivre une vie humaine normale.

Cette société organisée, à laquelle l'individu comme la famille appartient, constitue leur patrie. Celle-ci est donc voulue par la loi naturelle qui régit les relations entre les êtres humains; elle n'oppose pas les uns aux autres les citoyens des différentes patries, mais les distingue cependant réellement.

Or, la constitution nécessaire de la patrie impose à tous ceux qui en bénéficient, des obligations sanctionnées par cette même loi naturelle. Car la patrie exerce à l'égard de ses membres une espèce de paternité à la fois génératrice, éducatrice et protectrice, comparable à la paternité des parents dans la famille, et dérivée, comme celle-ci, de la paternité de Dieu même. Voici à cet égard l'enseignement lumineux de saint Thomas d'Aquin, le Prince de la Théologie: « L'homme devient débiteur vis-à-vis des autres de différentes manières, d'après leur degré différent de perfection et les bienfaits différents qu'il reçoit d'eux. A ce double titre, Dieu tient la première place: car, tout d'abord, il est souverainement excellent, et, en outre, il est pour nous le principe premier qui nous donne l'être et nous gouverne; mais secondairement, nos parents et notre patrie, par qui et dans laquelle nous sommes engendrés et élevés, sont eux aussi des principes qui nous donnent l'être et nous gouvernent. Aussi, après Dieu, est-ce surtout envers ses parents et sa patrie que l'homme est débiteur. Dès lors, tout comme la religion doit rendre un culte à Dieu, de même, en ordre secondaire, la piété doit rendre un culte aux parents et à la patrie » (1).

Le culte dont on est redevable à ses parents et à sa patrie, oblige à l'amour, au respect, à l'obéissance et à l'assistance. Ces devoirs du citoyen envers la patrie, tout comme ceux de l'enfant envers les parents, sont imposés et sanctionnés par le quatrième commandement de Dieu. Et ce n'est pas parce qu'on trouverait dans sa patrie des imperfections et des déficiences qu'on pourrait se libérer de ces obligations naturelles et divines, pas plus qu'on ne serait en droit de renier ses parents parce qu'on découvrirait en eux des défauts et même des vices.

Ainsi donc, « l'homme se doit, à la Patrie! En tout temps, il lui doit ses services, son or et ses bras, le concours désintéressé de ses talents, de son activité et de son influence; à l'heure où elle est en péril, où ses frontières sont menacées, il lui doit le tribut de son sang, et même le sacrifice de sa vie. En vrai citoyen, digne de ce nom, il identifie ses destinées et ses intérêts avec les destinées et les intérêts de sa patrie. Tour à tour humilié et exalté avec elle, il partage ses épreuves et s'associe à ses joies; il pleure ses deuils et gémit sur ses infortunes, comme il se glorifie de ses grandeurs et de ses triomphes » (2).

Est-il besoin de le dire, Nos bien Chers Frères? Parlant de la Patrie aux fidèles de nos diocèses, nous avons en vue et voulons désigner la Belgique. C'est la Belgique, qui a droit à votre amour, à votre respect, à votre obéissance, à vos services. Sans doute, rien ne vous empêche d'aimer la ville ou le village, la province ou la région, où vous avez vu le jour, dont vous parlez la langue et où vous passez votre existence; mais votre région ou votre province, pas plus que votre ville ou votre village, ne sont et ne peuvent s'appeler au sens véritable votre patrie.

(1) « Homo officitur diversimode aliis debitor, secundum eorum diversam excellentiam et diversa beneficia ab eis suscepta. In utroque autem Deus summum obtinet locum; qui et excellentissimus est, et est nobis essendi et gubernationis primum principium; secundario vero nostri esse et gubernationis principia sunt parentes et patria, a quibus et in qua nati et nutriti sumus. Et ideo post Deum est homo maxime debitor parentibus et patrie. Unde sicut ad religionem pertinet cultum Deo exhibere, ita secundario gradu ad pietatem pertinet exhibere cultum parentibus et patrie. » *Summa Theologica*, IIa, IIae, q. CI, a, 1, c.

(2) Lettre pastorale de S. Em. le cardinal Goossens et de NN. SS. les Evêques de Belgique, publiée le 30 juin 1905, à l'occasion du LXXV^e anniversaire de l'Indépendance nationale.

(1) *Psalm*, XC, 1.

(2) *Prov*, XXVIII, 2.

Comme Pasteurs de vos âmes, nous déclarons et nous enseignons que, pour tous, Flamands et Wallons, la patrie est la Belgique.

Seule, elle a droit aux obligations de piété patriotique que leur impose la loi de Dieu. Seule, elle exerce à l'égard de ses enfants cette espèce de paternité qui constitue le fondement naturel de ces obligations; elle seule est pour eux, ce que sont les parents dans la famille, « principe d'être et de gouvernement », *principium essendi et gubernationis*. Elle seule assure l'ordre et la paix, l'usage des services publics, la protection des lois, de la police et de la force armée, la garantie des intérêts et le respect des droits personnels et collectifs; en un mot, elle seule veille au fonctionnement normal, au développement et à la défense de la vie matérielle et morale des individus, des familles et des groupements sociaux. Ajoutez à cela qu'elle façonne l'âme de ses enfants de mille manières, principalement par l'unité de sa foi traditionnelle qui exerce son influence même sur ceux qui ne la partagent pas, par ses coutumes séculaires, par la communauté des souvenirs, des épreuves et des deuils, des joies et des gloires. La langue seule, si importante soit-elle comme élément d'unification, ne crée pas la nationalité, moins encore la patrie.

Qu'on abandonne donc une bonne fois des théories dénuées de tout fondement et criminelles dans leurs applications pratiques, qui prétendent transférer à la Flandre ou à la Wallonie les prérogatives qui n'appartiennent qu'à la Belgique! En fait — nous le savons bien et nous en remercions Dieu — la masse de la population répuget et restera toujours étrangère à ces rêveries insensées; elle ne permettra jamais qu'on porte la main sur la patrie belge!

Grâce au concours de tous les bons citoyens, la Patrie belge vivra, se développera, prospérera! C'est le devoir de tous de collaborer à la conservation et à l'accroissement du riche et glorieux patrimoine que leur ont laissé leurs ancêtres.

Ils y collaboreront, d'abord, par la concorde et l'union des cœurs. Au-dessus des ambitions et des intérêts personnels et locaux, des compétitions des partis, des revendications des classes, des querelles linguistiques, le bien général de la Nation s'impose à toute conscience droite. Dans la poursuite de ce bien supérieur, les dissensions doivent se taire, les volontés s'accorder, les efforts se concentrer. Une vie politique, même intense, est admissible, pourvu que, respectant la justice et la charité envers les citoyens, elle tende au bien-être commun de la Patrie. Sans quoi, ne l'oublions pas, les divisions et les luttes conduisent fatalement à la destruction de la chose publique et en dernière analyse, à la misère et à la ruine de tous les foyers. C'est une vérité d'expérience, consacrée par la Parole divine : « *Omne regnum in seipsum divisum desolabitur, et domus supra domum cadet*. Tout royaume divisé contre lui-même se détruit, les maisons tombent l'une sur l'autre » (1).

Il est nécessaire, ensuite, de respecter l'autorité établie et de lui obéir. Nous n'avons pas besoin de vous le rappeler, toute autorité légitime mérite le respect et l'obéissance, parce qu'elle représente l'autorité divine. Y a-t-il dans l'Écriture-Sainte une doctrine plus nettement formulée que celle-là? Le Christ et les Apôtres n'ont-ils pas donné l'exemple de la soumission au pouvoir civil, même quand il était exercé par des ennemis de leur race et des persécuteurs de leur religion? Méditez ce que saint Paul écrivait aux premiers chrétiens, vivant au milieu d'un monde hostile et pervers : « Que toute âme soit soumise aux autorités supérieures, car il n'y a point d'autorité qui ne vienne de Dieu, et celles qui existent ont été instituées par lui. C'est pourquoi celui qui résiste à l'autorité résiste à l'ordre que Dieu a établi... Il est donc nécessaire d'être soumis, non seulement par crainte du châtiment, mais aussi par motif de conscience » (2). L'autorité est la clef de voûte de l'édifice social. Les nations fortes et disciplinées l'honorent, parce qu'elles y trouvent la source principale de leur grandeur et la garantie de leurs destinées. Celles qui la contestent ou la diminuent, se détruisent elles-mêmes ou s'affaiblissent.

Enfin, pour l'amour de la Patrie, Nos bien Chers Frères, nous vous demandons de rester fidèles aux croyances de vos pères et à la pureté de leurs mœurs chrétiennes.

Catholique par tradition, le peuple belge est indissolublement attaché par toute son histoire à la sainte Église catholique romaine. C'est à elle qu'il est redevable de la civilisation; c'est d'elle seule, pendant de longs siècles, qu'il a appris les lettres, les arts et les sciences; c'est à son action, en grande partie, qu'il doit son unité nationale. Puisse notre Patrie ne jamais oublier ce qu'elle doit à la Foi catholique!

Puisse-t-elle aussi se souvenir de cette sentence de l'Esprit-Saint : « La justice élève les nations, mais le péché les rend mal-

heureuses! » (1). Les peuples ne vivent pas seulement de commerce, d'industrie et de finances, d'hygiène et de police, de science et de littérature; il leur faut, s'ils veulent vraiment durer et prospérer, des éléments d'un ordre supérieur, la justice, la charité, la modération dans la jouissance des biens matériels, la chasteté, le renoncement et l'esprit de sacrifice; il leur faut la vertu et même la sainteté.

Ames chrétiennes, qui vous efforcez de devenir tous les jours meilleures et de faire fleurir autour de vous les mœurs saines et viriles, âmes qui priez et vous sacrifiez pour ceux qui méconnaissent les lois essentielles de la vie humaine, nous vous bénissons, parce que, mieux que tous les autres, vous servez la Patrie en servant Dieu!

J.-E. Card. VAN ROEY, archevêque de Malines.
GUSTAVE-JOSEPH, évêque de Bruges.
THOMAS-LOUIS, évêque de Namur.
GASTON-ANTOINE, évêque de Tournay.
HONORÉ, évêque de Gand.
LOUIS-JOSEPH, évêque de Liège.

(1) *Prov.*, XIV, 34.

Galeriën BOUCKOMS S.A.

47, Boulevard d'Avroy, 47, LIÈGE

TOUS LES TAPIS

vendus les moins chers de toute la Belgique

Importateur direct de tapis d'ORIENT

Pour le gros : 14, place Saint-Jacques, Liège

434.

Les plus Belles Récoltes
- s'obtiennent par le -

Sulfate d'Ammoniaque

le meilleur Engrais Azoté.



Sulfate d'Ammoniaque
Ordinaire



Sulfate d'Ammoniaque
Riche-Neutre

Le Comptoir Belge des Engrais Azotés

8, RUE DE SUISSE, A BRUXELLES

groupe les principaux producteurs de sulfate d'ammoniaque de Belgique, dont il vend la production pour la consommation intérieure ou l'exportation.

(1) *Luc.*, XI, 17.

(2) *Rom.*, XIII, 1, 2, 5.